

# Le Folklore Brabançon

histoire et vie populaire

NUMERO SPECIAL  
LE QUARTIER DU MEYBOOM



REWISBIOQUE  
Archives

183

1993

Périodique Trimestriel

N° 278

# LE FOLKLORE BRABANÇON

*Histoire et vie populaire*

Août 1993 - N° 278

*Organe du Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant.*

*Président: Didier ROBER, député permanent.*

*Vice-Présidents: Willy VANHELWEGEN et Pierre BOUCHER, députés permanents.*

*Directeur: Gilbert MENNE*

*Rédacteur: Myriam LECHÉNE*

*Conseiller  
artistique: Marc SCHOUPPE*

Prix du numéro: 150 F.

Cotisation 1993 (4 numéros): 400 F.

Siège: rue du Marché aux Herbes, 61, 1000 Bruxelles

Tél.: 02/504 04 30

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 00. Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés.

C.P.T.E. du Service de Recherches Historiques et Folkloriques  
081-0115273-66

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Toute la correspondance doit être adressée au Directeur.

Il existe une édition néerlandaise du «Folklore Brabançon» qui paraît également tous les trois mois et qui contient des articles originaux. Mêmes conditions d'abonnement.

**Autour du Meyboom.  
Histoire d'un quartier de Bruxelles.  
Etude folklorique et sociale.**

par Adrien LENAERTS

**AVANT-PROPOS**

En tant qu'«ancien Kelje» de Bruxelles, (mais d'un autre quartier de la ville), j'ai compris et senti ce que signifiait: être chassé de son quartier. A la demande du Vice-Président de la société «les Compagnons de Saint Laurent», Pierre Denonne, j'ai fait des recherches à des sources d'informations locales, dans les archives du Meyboom et bien entendu dans tous les documents d'éditeurs dont les noms figurent dans la bibliographie.

Cette recherche m'a fait découvrir une vie de quartier que je n'ai pas connue, remplacée par des bâtiments modernes où toute vie typiquement bruxelloise a disparu.

Afin de mieux éclairer le lecteur, j'ai délimité un territoire plus vaste que celui des «bas-fondistes»: rue du Fossé-aux-Loups - Place des Martyrs — rue du Damier — rue des Cendres — Boulevard du Botanique — Porte de Schaerbeek — rue Royale (jusqu'à la rue de Louvain) — l'Eglise St Michel et rue d'Assaut qui ferme la boucle.

Il est très difficile de décrire un quartier et d'en faire un livre historique, social et folklorique, quand le béton a surgi. La vie continue, le passé s'oublie, mais il fallait que les héritiers du Meyboom connaissent l'endroit où tout a commencé en 1213.

Je remercie M. Didier Rober, député permanent et M. Gilbert Menne, directeur, pour les encouragements et conseils donnés, ainsi que Mme S. Anthierens, M. & Mme P. Vankeerbergen et M. & Mme R. Vanruyskensvelde pour l'aide apportée à la rédaction de ce livre. Sans eux je n'aurais pu le faire.

J'ai aussi été fort aidé grâce aux documents et photos de M. A. Van Wassenhoven, doyen de la Confrérie des Compagnons de Saint-Laurent, M. J.B. Beken, grand-maître, M. P. Denonne, maître et M. G. Dandooven, compagnon.

Je remercie enfin Myriam Lechêne et Marc Schouppe pour leur collaboration apportée à ce livre.

## L'EXODE DE 1958

Ce que les épidémies de choléra, les guerres, les incendies ne purent faire disparaître, les temps modernes avec plusieurs rénovations des quartiers, le réussirent.

Ce bouleversement destructif a été provoqué par la construction de la jonction ferroviaire Nord-Midi, la Gare Centrale, le tunnel du Botanique et la rénovation du quartier. Bien sûr, il existait des impasses et des laudis à certains endroits, qui auraient dû être remplacés par des logements sociaux.

Les familles furent délogées et s'exilèrent dans les quartiers proches.

Quelques habitations restent ici ou là, mais le terrain est cher et devenu chasse gardée. Il n'existe aucune ville au monde où un quartier de casernes et de couvents ait été rasé à ce point; même Ypres en 1917 ou Berlin en 1945 ne furent traités de la sorte.

Pour connaître l'histoire du quartier du Marais et des rues qui s'y rattachent, partons de la rue d'Assaut.

C'est par ce quartier que Evrard 't Serclaes, dont la famille possédait une maison au fond de l'impasse dite «etengat» ou «het etengat» (1), pénètre dans la ville de Bruxelles pendant la nuit sombre et pluvieuse du 24 octobre 1356 et délivra la cité de l'autorité de Louis de Maele.

Ce fait de guerre eut lieu sur l'éminence qui s'appelait «Warmoes-Bergh» située tout en haut de la rue d'Assaut et qui faisait partie de la première enceinte de Bruxelles. Les arbalétriers ont participé à cette bataille. Selon certains écrivains, le nom «rue d'Assaut» rappelle ce fait d'armes, selon d'autres, c'est le nom d'un habitant appelé «Storm» (Assaut, cité dans un acte de l'an 1420). Dans l'almanach de 1761, la rue est désormais nommée rue de l'Attaque. Dans cette rue, il y avait les magasins et ateliers de la Compagnie des Bronzes, fondée le 6 juillet 1854. Elle devint société anonyme en 1858 et déménagea vers la rue Fانس'ort. Cette Compagnie eut la commande des lustres qui garnissent l'Hôtel de la Banque Nationale de Belgique, rue du Bois Sauvage. (2) L'un des chefs de la fonderie, François Bachem fut parmi les décorés pour ses travaux à la Colonne du Congrès. (3)

Il y eut beaucoup d'Hôtels de maître dans ce quartier, dont l'Hôtel des Comtes de Grimberge ou Princes de Bergues, l'Hôtel de Melin où en 1695 on avait transporté, avant le bombardement, l'image miraculeuse de Notre Dame du Chant d'Oiseau (Vogelen-Sangh), (heureusement, car l'Église des Récollets qui en avait la garde fut la proie des flammes).

(1) C'est dans le mur d'un manger. C'est dans ce qu'on dit «het etengat» que les ouvriers occupés à la construction de la nouvelle église de St-Michel travaillaient en 1228 et terminés en 1270, s'assemblèrent pour manger. (Bruxelles par P.J. Brussel 1919)

(2) Revue l'N° 1961 n° 4

(3) Description de la Colonne de la Constitution et du Congrès par Bruylant-Christophe et Cie, éditeur p. 42.

Et il y eut aussi l'Hôtellerie du Duc de Bavière.

Pendant la domination française, il existait une société particulière dite le «Club», qui y demeura pendant des années; la chambre des notaires avait ses bureaux dans un immeuble de cette rue.

En descendant la rue jusqu'au garage Saint-Sauveur, on ren-



Plan dressé par Charles de Lorraine, 1768-1772  
(extrait de l'histoire du quartier Pâcheo-Botanique à Bruxelles  
Crédit communal de Belgique N° 95-1971 )

contrait une porte fortifiée la «Warmoespoorte» ou «Porte des Herbes Potagères», qui permettait l'entrée des cultivateurs et maraîchers de Schaerbeek.

Elle fut abattue en 1568

Cafés et hôtels étaient très nombreux dans les environs. Comme l'avait écrit Théophile Gauthier «Deux fois plus de cafés que de maisons».

Le garage actuel Saint-Sauveur, était auparavant une salle de danse avec une grande piste. L'établissement eut son succès aussi sous le nom de «Palais de glace Saint-Sauveur». Anciennement il était spécialisé dans les bains de poussière hydraulique et les douches. Le personnel apportait à domicile des baquets d'eau bouillante, ainsi qu'à l'Hôtel du Grand



Rue d'Assault (Photo A.C.L.)

Eperon, (qui était à la fois restaurant et estaminet), au Café de Foy et au Café du Théâtre

Ce bain public fut construit en 1818 sur l'emplacement du jardin Berlaimont; actuellement le bâtiment Saint-Sauveur (garage) abrite dans ses murs une tour de la première enceinte de Bruxelles, appelée par les habitants «les demoiselles de Berlaimont» et dont la visite est facile.

De la première enceinte, il reste des fondations

Le long du mur du bâtiment Saint-Sauveur, les arcades des murailles furent dégagées lors de la construction de Ehsal.

Malgré les cris d'alarme de divers amis du Vieux Bruxelles, elles sont enfouies pour la 3ème fois.

De l'autre côté de la rue, une muraille longue de  $\pm$  18 mètres et d'une bonne hauteur, est apparue lors de la destruction de plusieurs vieilles maisons. Un jour, à cause des travaux, une partie s'écroula.

A la place s'élève actuellement le Royal Hôtel et à l'intérieur, à l'endroit de la vieille muraille, quelques pierres anciennes ont été placées.

Le manque d'énergie de certains responsables qui gèrent notre patrimoine, a poussé les promoteurs à construire et à faire disparaître les quelques murs qui rappellent le passé glorieux de notre bonne ville de Bruxelles.



Plan de Bruxelles au 14ème siècle. Extrait de M. Van Hamme «Bruxelles de bourg rural à cité mondiale» 1968



Rue 't Serclaer, vue prise à l'angle de la rue d'Assaut vers la rue d'Arenberg (Photo A.C.L.)

### Rue DU FOSSE-AUX-LOUPS (Wolfsgracht)

Anciennement, un fossé longeait les murailles de la ville jusqu'au Viquet du Loup, d'où il rejoignait la rue de l'Evêque, en face de la Porte Noire, qui fut la première porte de Laeken (Viquet = Poterne).

Plusieurs versions sont à l'origine du nom de cette rue.

Selon un écrivain, en l'an 900 des ermites étaient installés près du fossé; plus tard on les appela «Petits Frères sur le fossé» (dit «Broeders op den gracht»), cités dans les livres censaux de 1384 et de 1399. Les Calvinistes les en chassèrent en 1581.

Ces Frères fabriquaient et vendaient des couques ou petits pains de pâte légère, que l'on appelait «brood van de gracht» ou «grecht» en dialecte bruxellois; de là vient le nom connu jusqu'à ce jour de «pain à la grecque». La maison Dandoy est la seule à Bruxelles à continuer avec succès à fabriquer cette spécialité bruxelloise.

Selon une autre version, il y aurait eu une orthographe erronée lors d'un recensement.

Une maison pour aliénés a été située dans le couvent du Tiers-Ordre du Fossé aux Loups.

Les «religieux du fossé» furent rattachés à ceux de Saint-Augustin après les troubles de 1589 (mentionné ainsi dans les archives du Grand Conseil de Malines).

En 1746 on y comptait plus de quarante religieux; en 1796 cette communauté fut supprimée par les Autorités françaises.

Dans cette rue, la ville possédait une vieille halle au blé, construite au 13<sup>ème</sup> siècle, qui servait à emmagasiner les sacs de grain en cas de disette. Et selon Marcel Vanhamme (1942) (Histoire de Bruxelles), il y existait une salle de spectacles (Jeu de Paume).

Et pour terminer la promenade dans cette rue, au n° 28 il y avait un bel Hôtel avec cour intérieure, qui appartenait, à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, au baron d'Hooghvorst, héros de la Révolution de 1830.

L'Hôtel d'Hooghvorst était une demeure patricienne au fond d'une cour mal pavée et flanquée de deux pavillons à front de rue.

En étudiant les «Wykboeken», ces anciens livres de quartier que l'on conserve aux Archives générales du royaume, on découvre que le 22 avril 1695, Anne-Marie Baudies, béguine au Grand Béguinage, vendit sa propriété à Messire François Hinnisdael et à son épouse Dame Marie-Anne Florence Van Berchem qui y fit construire l'Hôtel qu'on connaissait fin du XVI<sup>ème</sup> siècle. La propriétaire suivante fut sa fille Dorothée Françoise de Hinnisdael, puis en 1723 ce fut le Seigneur Martin Robyns. A cette époque on disait «Op de Grecht».

L'Hôtel appartient en 1778 à Joseph-Ignace-François-Antoine Van der Linden, baron d'Hooghvorst, Seigneur de Meysse.

Et c'est un descendant de ce nouveau propriétaire qui fut Commandant en Chef de la Garde Bourgeoise et membre du premier gouvernement provisoire belge, le 26 septembre 1830. D'Hooghvorst et Roger organisaient le service des vivres et munitions, et c'est en partie grâce à eux, à leur initiative et autorité, que la révolution put aboutir.

L'immeuble fut acheté par M. Rey et mis à la disposition de la Croix-Rouge pendant la durée de la guerre franco-allemande de 1870. Une ambulance de 80 lits y était installée. Puis l'immeuble appartint à la famille Calmeyn après 1936, il fut détruit et remplacé par le Monnaie Building.



Rue du Fossé-aux-Loups, derrière ce mur, l'hôtel d'Hooghvorst (extrait du Soir illustré)

## Rue MONTAGNE AUX HERBES POTAGERES

Laissons la rue du Fossé aux Loups et reprenons la rue Montagne aux Herbes Potagères en direction de la rue du Marais; au premier carrefour à droite on trouve la rue des Comédiens, anciennement Fossé du Sable. La rue Montagne aux Herbes Potagères avait une impasse, au n° 41 «l'Impasse de L'Eglantine» (1853).



A cet endroit se trouvait la Warmoespoort (Photo T. Lenaerts)

Au XVIème siècle, paraît-il, c'était un marché aux vieilleries ou vieux marché (Oude markt). La rue doit son nom à la Présence de comédiens français qui présentaient des spectacles au Théâtre de la Montagne Sainte-Elisabeth, ouvert de 1660 jusqu'à la fin du siècle; pendant le spectacle on y servait des liqueurs et des confitures.

Au coin de la rue des Comédiens, au n° 81, il y avait une chapelle d'angle, aujourd'hui disparue. Les services de la ville savent-ils peut-être où se trouve cette chapelle?

Une impasse paraît en face de la rue St-Laurent et aboutissait aux murailles de la première enceinte. Pour les historiens, rappelons que Monsieur Louis Laussedat, 57 ans, domicilié au n° 59, fut l'accoucheur de Maxime de Nimal né le 21 janvier 1867 fils de père et mère inconnus, déclaré à l'état civil de la ville de Bruxelles le 23 de ce même mois.

Les deux témoins ont déclaré ne pas savoir signer étant illettrés...

En 1867 Maxime de Nimal fut reconnu par François Joseph Weygant (France); on retrouve sa trace en mai 1940 comme Généralissime des armées françaises, puis ministre de la Défense Nationale, Gouverneur général de l'Algérie et plus tard académicien.

En face de la chapelle d'angle, se trouve la rue des Boiteux où se situait au n° 6 bis, une fontaine dite miraculeuse ou curative qui attirait les estropiés et les paralytiques. Les pèlerins s'y rendaient le jour de la Saint-Roch. Elle fut appelée fontaine des Boiteux. Il semblerait que la source coule encore dans une cave.

Vers 1350 se joua un drame d'amour : deux cousins, les chevaliers Georges et Walter Vandernoot, tous deux épris de la belle Gudule, fille du Chevalier Vanderzennen, terminèrent par une dernière rencontre, une longue série de combats singuliers. Georges paya de sa vie son amour chevaleresque.



Rue des Comédiens, dessiné par R. Desart



Bas-relief découvert rue des Comédiens (Photo A.C.L.)

Mais il paraît que Walter partit à l'étrange pendant des années pour échapper à la justice. Un jour il revint et constata que Georges vivait toujours. Il n'avait été que blessé.

Après le bombardement de 1695, on établit provisoirement dans cette rue, le Marché au beurre et aux tripes (E. Bochart 1858).

La rue des Comédiens et la rue des Boiteux ne furent probablement qu'une seule et même rue

## Rue MONTAGNE SAINTE-ELISABETH

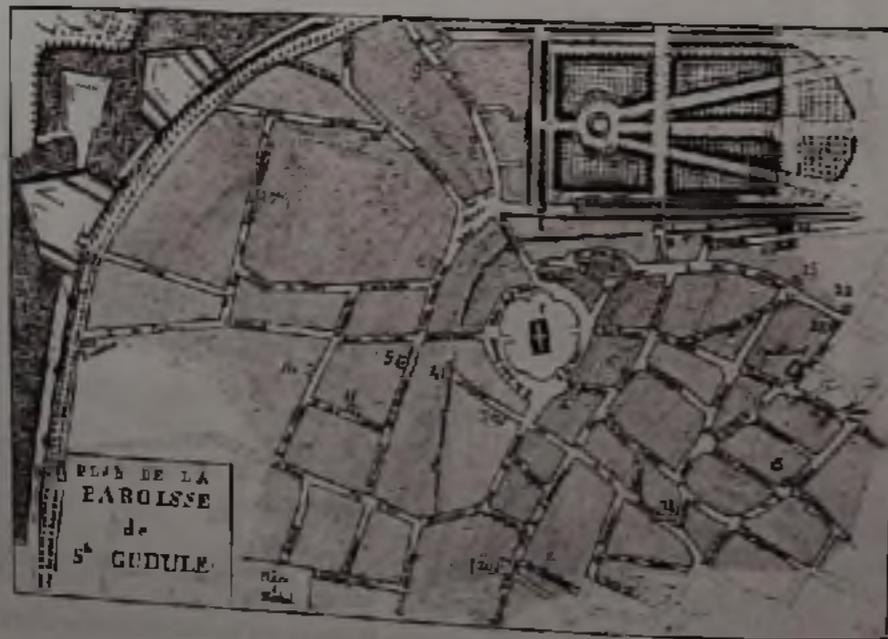
Elle était le prolongement de la rue des Comédiens et finissait Montagne de Sion et rue Neuve Sainte-Gudule. Sa dénomination lui vient du couvent Sainte-Elisabeth, au Mont de Sion. Actuellement, seul l'escalier du haut de la rue des Comédiens et qui grimpe jusqu'au boulevard Berlaumont est l'unique vestige de cette ancienne rue dont l'origine remonte au 15<sup>ème</sup> siècle. A cette époque elle était étroite avec quelques escaliers.

Plus tard, en raison du charroi des troupes casernées dans le quartier, elle fut élargie.

Lors de la domination française, elle fut dénommée rue Montagne de la Félicité. Au n° 12 existait pendant un certain temps la maison affectée au service de la 4<sup>ème</sup> division de police.

Amusements populaires: dans le quartier du Marais, on nomma des «évêques, des fous, des abbés de Saint-Rome», ou d'autres dignitaires de même aloi. En 1440 Gosvin Thienpont, évêque du «Warmoesbroeck» et trois autres habitants furent condamnés à un pèlerinage pour avoir provoqué de grands désordres en ville et insulté une dame, qu'ils obligèrent ensuite à leur donner deux sous de pourboire (drinkpenninck).

Le 14 février 1440, le même Thienpont, prenant le titre de Cardinal et six autres habitants furent condamnés à effectuer un voyage à Tours, en Touraine, ou à payer une amende de 25 fl. du Rhin, pour avoir causé des désordres en appelant différentes personnes devant leur juridiction du Warmoesbroeck. (Histoire de Bruxelles).



Plan du quartier Sainte-Gudule

## Rue DU MARAIS (de Broeckstraete)

Elle existait déjà avant 1302 et eut différents noms. Cette vieille artère devait son nom actuel à la présence dans le quartier de nombreux petits marécages.

Au début du 18<sup>ème</sup> siècle elle s'appelait «Gildestraet ou Guldestraet», rue d'Or, pour la partie située entre la rue des Comédiens et la rue aux Choux. (1)

Cette partie de la rue du Marais eut sans doute le privilège d'entendre chanter pour la première fois la «Brabançonne» par François Van Campenhout qui y habitait en 1830. (2)

Sous le régime français, la partie située entre la rue des Comédiens et la rue des Sables s'appelait rue du «Meyboom».

En 1853 le collège de la ville de Bruxelles lui rendit son nom d'origine.

En continuant vers le boulevard du Jardin Botanique, nous arrivons à la rue du Persil, anciennement l'allée des Bains, qui en 1775 fut reliée au cul-de-sac du Persil, lequel débouchait sur un grand pré, actuellement «Place des Martyrs». (Petersielestraetken est cité déjà en 1459 et 1599).

Les constructions en béton de la Caisse d'épargne ont remplacé une rue très animée.

Les bains de sieur Lewette, qui se trouvaient dans ce quartier, démantagèrent et s'installèrent dans un charmant local ayant fait partie du couvent de Berlaumont.

Au n° 16 de la rue du Persil se situait l'impasse de même nom, créée vers 1850 et qui était un couloir incorporé dans un bâtiment de l'agence Dechenne.

En 1866 la rue comportait 10 maisons pour 72 habitants. Il en restait 4 en 1920 pour 35 habitants. L'impasse du Persil eut ses maisons de tolérance avant 1774. La plus connue s'appelait «A la Liégeoise».

L'aumônier des blessés de septembre 1830, l'abbé Michel, habitait dans la rue du Persil.

Si on reprend la rue du Marais, on retrouve l'endroit où se situait l'institut «Les Dames de Marie». On arrive bientôt rue des Sables, où il y avait, selon P. Godding, des ouvrages défensifs rudimentaires avec un fossé et un remblai de terre; toujours selon ce chercheur, ces défenses s'appelaient «Hamède ou Hameiden».

Ces ouvrages complétaient les défenses de la première enceinte et de la Warmoespoorte, durant la première moitié du 14<sup>ème</sup> siècle. Et nous arrivons à l'endroit de la plantation du Meyboom, au carrefour de la rue du Marais et de la rue des Sables. L'emplacement du Meyboom est toujours le lieu d'un événement extraordinaire. En 1706, lors de troubles,

(1) Dictionnaire dialectal bruxellois. Charles Desmet, p. 112.  
(2) Gloss. illustré du 29 août 1830.



Rue du Marais (Photo A.C.I.)

plusieurs pillards furent sabrés par les troupes de Vienne (le 11 novembre) et les autorités ordonnèrent l'établissement d'un corps de garde au Meyboom. Le 27 novembre 1792, quelques centaines de personnes se réunirent à cet endroit pour réclamer le rétablissement de l'ancienne constitution brabançonne.

Le général Berneron au nom de la nation française harangua cette foule qui se dispersa sans troubler l'ordre public.

Quittons cet endroit sacré pour l'angle de la rue du Marais et de la rue aux Choux. C'est là que se situait l'Hôtel de maître de Monsieur Vonck, grand homme politique du temps de la révolution brabançonne.

La rue du Marais avait beaucoup d'impasses telles que l'impassé Antoine au n° 9, l'impassé Hermans, créée en 1850 face à la rue aux Choux, l'impassé Peeters (1840) au n° 93 qui porta le nom de Saint-Médard en 1853 et l'impassé Van Soust (1850 à 1866). Au n° 98A, il y avait en 1866, 9 maisons et 37 habitants. A son emplacement on construisit la clinique Sainte-Elisabeth.

René Govieux écrivait dans un article paru dans le «Patriote» du 24 septembre 1892, intitulé «Au bon vieux temps du Cléricalisme 1884-1894» :

«Un de nos amis nous prie de signaler aux personnes charitables la situation de la famille X... habitant l'impassé Van Soust, rue du Marais; elle se compose du père, de la mère et de cinq enfants. L'aînée est une fille de 12 ans et la plus jeune n'a que quelques mois. Le père et la mère sont tombés malades et sont entrés l'un après l'autre à l'hôpital; ils en sont sortis imparfaitement guéris et dans un grand état de faiblesse qui les empêche de se livrer à aucun travail sérieux. Les ressources sont complètement défaut. Il faudrait des réconfortants aux parents, alors qu'ils n'ont pas même un morceau de pain à donner à leurs enfants. Tout manque chez ces miséreux et si l'on ne vient sérieusement à leur secours, on se demande ce qu'ils deviendront».



Rue du Marais, une poignée de types du cru

## ORIGINE DE LA PLANTATION DU MEYBOOM

Pendant le siège de Bruxelles en 1213 par les comtes de Flandre, de Eculogne et de Salisbury, un événement historique eut lieu, dans le bois aux sept granges ou Saint-Laurent, où les habitants allaient d'ordinaire pour célébrer des fêtes. L'endroit se situait dans le quartier de la rue du Marais.



Cortège du Meyboom en 1901 (Document Oeuvre du Travail)

Un groupe de guerriers flamands attaqua à l'improviste ce lieu où de nombreux convives festoyaient lors d'une noce. Tous les invités se défendirent et du secours fut demandé à la ville.

Ce furent les arbalétriers, dont le terrain de tir était situé près de l'Hospice Saint-Laurent, qui arrivèrent les premiers (Manuscrit 11641 et 13473 de la Bibliothèque de Bourgogne).

Les Flamands furent repoussés avec pertes. Depuis lors, les habitants du quartier ont le droit de planter un arbre au coin de la rue du Marais et de la rue des Sables tous les ans le 9 août, et c'est devenu la fête la plus populaire de la Capitale.

Cet arbre s'appelle «le Meyboom» ou «l'arbre de Saint-Laurent»; pour les «bas-fondistes», Mâbuum (1) Au début du 19<sup>ème</sup> siècle l'emplacement de l'arbre s'appelait «Place du Meyboom».

En 1308 fut planté l'arbre de la joie et ce fut la première fois que les habitants du quartier usèrent de leur droit. Selon la tradition ce droit leur restera acquis aussi longtemps que l'arbre sera planté à Bruxelles dans le quartier du «Marais aux Cygnes», avant 17 heures, au coin de la rue des Sables et de la rue du Marais.

Les archives prouvent que la Chambre des Comptes accorda aux habitants du Warmoesbroeck la permission de prendre des arbres dans

(1) *Collectanea de rebus Brabantiae*, Oeuvre Dierckx, p. 112.

la forêt de Soignes (6 août 1597 - 23 juillet 1635 - 3 août 1647).

Le 10 août 1653, les bateliers ayant voulu planter l'arbre, il y eut trois hommes écrasés. Dans le cortège du Meyboom en 1839, défilaient plusieurs chars somptueusement décorés.

En 1886 l'arbre provenait de la forêt de Soignes. (2)

En 1702, le quartier du Meyboom fut encore cité dans les archives de Sainte-Gudule. (Resolutie boek, le 10 novembre 1702) au sujet d'un escalier de pierre qui était placé devant le grand portail de Sainte-Gudule et provenant des anciennes murailles (côté Botanique). Le 18 janvier 1703, cet escalier porta le nom d'escalier royal.

En 1830, il y avait du chômage, l'argent était rare, les circonstances difficiles; on allait oublier le Meyboom, peut-être pour toujours. Mais quelques vieilles dames du quartier veillaient, elles murmuraient, s'indignèrent et rappelèrent la clause fatale, et firent tant et si bien, que l'on con-



La mascotte du Meyboom, le cheval-godol

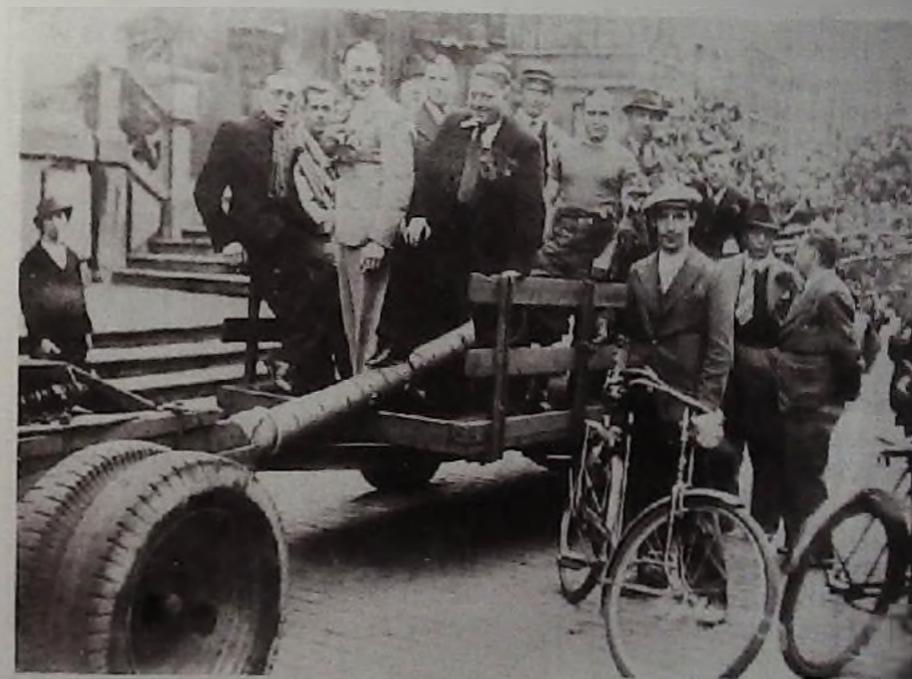
(2) *Gobe d'été* du 29 août 1886.

serva l'ancien usage, en dépit de la gêne et de la tristesse générale.  
Pendant la guerre de 14-18, la plantation du Meyboom fut très discrète car l'armée allemande interdisait toute manifestation: il en fut de même en 40-45.

En 1939 eut lieu l'affaire du vol du Meyboom par les Louvanistes, qui indigna tout le quartier des «Bas-fonds».



Plantation du Meyboom en 1986



Vol du Meyboom en 1939 par les Louvanistes



Pour la postérité devant les géants du Meyboom

## Rue DES SABLES (ZAVELSTRATE)

Déjà en 1289, précisément le 18 février, des manuscrits de la ville de Bruxelles citent l'existence de cette rue.

Plusieurs congrégations religieuses y ont eu leur temps de splendeur, dont le refuge de l'abbaye de Saint-Michel à Anvers qu'on appelait l'hôtel des Prémontrés et qui sera remplacé par les ateliers de la société typographique Wahien et compagnie.

En 1666, des religieuses, des Capucines de Courtrai, achetèrent l'hôtel du seigneur de Moriensart, Pierre Colonna, hôtel qui avait été bâti sur un emplacement occupé par cinq petites maisons, vis-à-vis de la rue Saint-Laurent.

La première supérieure de ce couvent fut Marie-Françoise Blondel, tante du chef-président Blondel.

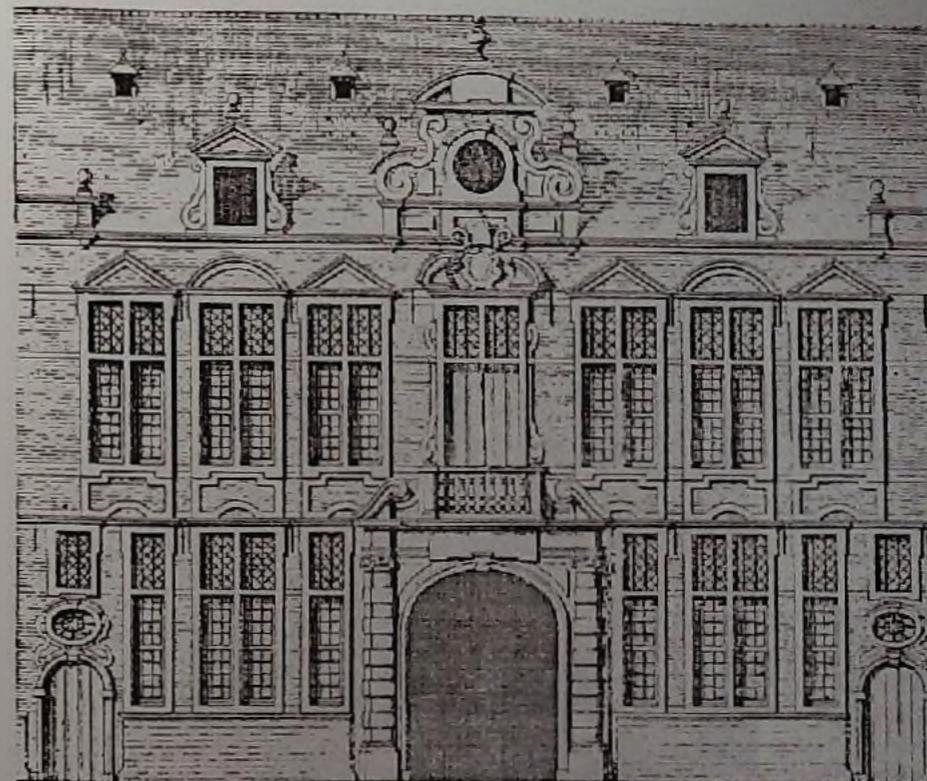
Le gouverneur des Pays-Bas, marquis de Castel-Rodrigo, posa, en 1666, la première pierre de leur église qui était ornée d'un beau tableau (peinture anonyme).

Après plusieurs héritages et dons, ces religieuses achetèrent les terrains qui leur permettaient d'avoir accès à la rue de Schaerbeek.

Les occupantes du couvent furent obligées de partir le 26 mai 1784, mais elles y rentrèrent triomphalement le 25 septembre 1790. Trois ans



Moment de joie le 9 août 1944 rue des Sables



Rue des Sables, l'abbaye de Saint-Michel (gravure extraite de «Bruxelles à travers les Âges» de Louis HYMANS)

après, le 5 novembre 1796, elles furent expulsées par les Français. Le couvent fut vendu 1 an après.

Le tout fut acquis par Monsieur Gillet, directeur des ateliers de travail et de charité qui y établit par brevet la première fabrique de tulle du pays.

Les années passèrent et de la belle architecture des anciens immeubles, il ne reste bientôt plus au n° 20 qu'un bâtiment dont les plans ont été dressés par l'architecte Victor Horta à la demande de Charles Waucquez en 1903. En 1906 les magasins Waucquez sont terminés et connaissent un grand succès durant des années.

Il y eut des transformations intérieures en 1912-1913 par l'architecte Veraert. Monsieur Waucquez eut tous ses biens confisqués en 1917 par les Allemands. Pour éviter la confiscation de ses réserves d'étoffes, il avait fait débiter un grand nombre de pièces de draps, les étoffes découpées n'étant pas, au terme de l'arrêté, sujettes à la confiscation.

En 1970 fermeture de ce magasin, qui se détériore durant 19 ans. Il est racheté par l'Etat en 1983 grâce à Monsieur Jean Delhaye, Jean Breydel, Jean-Pierre Poupko, président de l'agglomération de Bruxelles à l'époque, et au ministre des travaux publics Louis Olivier.



La roue de la fortune

L'achat des bâtiments coûta 23 500.000,- FrB.  
 Il devient un an après A.S.B.L.  
 Après la restauration qui coûta 131.740.016 francs supplémentaires, le musée de la Bande dessinée y est installé depuis octobre 1989.  
 On peut y voir le génie d'Hergé, de Jijé, de Peyo, de Franquin et de bien d'autres : il fut inauguré par nos Souverains. Il est dommage que Hergé nous ait quittés, car il n'a pu voir que la Régie des bâtiments de l'Etat en a fait un écrin magnifique pour les B.D. (1)  
 Cela valait la peine, au moins on sait où va l'argent des contribuables, il faut reconnaître aussi l'aide apportée par des sponsors.  
 La rue eut certainement des impasses, mais une seule est mentionnée en 1681 sous le nom de Bellestraetken (La cloche). Aucune carte ancienne ne la mentionne.

(1) Jean-Claude Verrioyen (Le Soir, 20 septembre 1983)

En 1844, la société populaire (Agnessens) établie à l'eslaminet «La Cloche» distribue, dans la nuit du 5 au 6 mars, un appel à toutes les classes de la société dépeignant la misère profonde du pays. (Imprimé chez Marrée et Deboue).

Plus tard plusieurs quotidiens et hebdomadaires viendront s'installer dans cette rue qui a toujours été très animée.

Le quotidien socialiste «Le Peuple», s'installa au n° 12, aux étages d'un cabaret tenu en 1885 par un typographe.

L'imprimerie est au n° 18 chez Edouard Maheu.

Plus tard les bureaux s'agrandissent et la maison du n° 33 est achetée.

Un nouvel immeuble pour le journal est construit en 1906 par un élève de Victor Horta, Richard Pringiers. En 1931 le rez-de-chaussée de cette maison a été modifié.

De nouvelles installations furent construites au n° 28 rue Saint-Laurent, agrandies encore en 1937 avec les maisons n° 26 rue Saint-Laurent et n° 29 rue des Sables.

Après la guerre, beaucoup de difficultés surgirent et le journal fut imprimé à Gosselies à partir de 1972.

La rédaction partit en 1978, et bientôt les bâtiments se dégradèrent.

Le bâtiment BRUNFAUT, des années 1930, est classé. Espérons qu'il sera réutilisé (2)

Les trams 65 et 66 passaient dans le quartier et descendaient la rue des Sables.



La lanterne du Meyboom

(2) Jean-Claude Verrioyen (Le Soir, 6 septembre 1983)



Cortège du Meyboom, jadis très populaire

La partie supérieure de la rue, au 15<sup>ème</sup> siècle, faisait partie du quartier «Den Aboom (ou Alboom) c'est-à-dire «Tout arbre ou bocage». C'était le nom primitif des Bas-Fonds.

Pour la petite histoire locale on raconte qu'en 1843 la Commission des secours et récompenses créée en 1830 à la suite des journées de septembre a eu pendant un certain temps ses bureaux dans la rue des Sables.

Pendant longtemps on a appelé cette rue, rue des Capucines.

Sachez que le 15 février 1886, le nommé Pieraerts dit Saint-Roch, marchand de gazettes de la rue des Sables, étant toujours saoul, chercha querelle à sa femme Elisabeth Meysmans, femme douce et patiente. Ce fut leur dernière dispute.

Elle était à l'hôpital Saint-Jean, salle 13, suite à des sévices de son bourreau, il arriva près d'elle et lui tira dessus, ensuite il se tira une balle dans la bouche.

Encore un drame de l'alcool.

Au n° 32 habitait le nommé Parent, c'est lui qui avait hissé le drapeau belge en 1830 sur le clocher de Saint-Jacques sur Coudenberg. Il fut impliqué dans la Conspiration des Paniers percés (1841). Il est mort dans un véritable laudis le 20 janvier 1881 et il fut enseveli dans les plis de cette glorieuse relique par une bonne sœur. (3)

(3) L. Lacotte Les Éphémères de la Révolution de 1830

Signalons aussi que pendant la guerre 1940-45, au n° 17 il y avait les bureaux des colonies de vacances de Chevlipont à Baisy-Thy (Fonds Solvay).

Du temps que la caserne Sainte-Elisabeth regorgeait de troupes, infanterie et cavalerie, la rue était fréquemment obstruée par les cavaliers, occupés au pansage des chevaux, travail que l'exiguité des cours ne permettait pas toujours de faire dans l'intérieur de la caserne.

Actuellement, à part 2 bistros, aux extrémités de la rue, ouverts pendant les heures de bureaux, la vie populaire a disparu dans ce quartier.

Et pour finir ce chapitre, parlons d'une des dernières «Bas-Fondistes» de la rue Thérèske, dite «La Belle Thérèse».

On pensait que rien n'allait l'abattre et pourtant j'avais compris quand le Président Alex Van Wassenhove me dit : elle est partie, qu'il parlait de Thérèske.

Elle était encore bien lorsqu'elle donnait le bras à notre ancien bourgmestre P. Van Halteren, lors d'un Meyboom.

Tous les jours malgré ses 91 ans, elle faisait son circuit, avec des haltes aux petits bistros. Son seul plaisir était de prendre quelques verres de bière. Elle était indépendante et ne devait rien à personne.

Télé-Bruxelles n'existait pas encore, sinon elle aurait certainement eu son interview.

Elle aurait rappelé tout ce qui a disparu avec la caserne Sainte-Elisabeth : les maisons des filles de joie, la rue Saint-Laurent, la rue de la Denrée, la rue Orsendael, etc, etc, et elle aurait mieux fait comprendre ce qu'est la solidarité des gens du quartier. Thérèse partie, adieu les Bas-Fonds.



Autre aspect du cortège



Rue aux Choux (Photo A.C.L.)

## Rue AUX CHOUX

Cette rue eut plusieurs appellations : «rue des Jardins aux Choux», (Coolhovenstraat) «Petite rue du Marais» (17ème siècle), «rue d'Ardeys ou de Farendys», qui était aussi le nom d'une fontaine située dans cette artère, «Ardeystrate» cité, dans les actes flamands de 1415, 1441, et 1681 et sur un plan de Bruxelles du XVème siècle, elle était inscrite «Arenddeysstrate».

En 1814, lors de la retraite de l'armée française, une maison de la rue appartenant à un commissaire de police, fut saccagée et pillée par la population.

En 1832, la rue eut le triste privilège de compter le premier cas de choléramorbus de Bruxelles.

Les sœurs de la Sagesse ont géré un jardin d'enfants dans cette rue. En 1847 il y avait là l'une des sept boucheries qui étaient autorisées par la ville de Bruxelles.

Les impasses étaient innombrables entre la rue aux Choux et la rue de la Blanchisserie et étaient reliées entre elles, telles que «Schuddebeek ou Shudbeek» qui à son tour avait l'impasse de la Menuiserie.

De toutes ces impasses, il ne reste que la rue du Canon. Auparavant, c'était le «Cul de Sac du Canon», puis l'impasse du Canon. Dans cette rue il existait l'impasse «L'étameur»; elle avait une cour assez large, avec deux cabinets et comme toujours pour aération une ouverture en forme de joli cœur.

La dernière habitante de cette rue s'appelait Madame Ryserhove; elle avait refusé de quitter sa maison après plusieurs sommations et vu son âge, elle put y demeurer à titre provisoire. (Jean d'Osta. «Les rues disparues de Bruxelles.»)

Une autre impasse dont le nom m'est inconnu existait aussi en face de l'impasse «l'Etameur».

Entre la rue aux Choux et la rue de la Blanchisserie, il y avait un cul-de-sac dit (1812) «Bataillon carré», à cause de sa forme, il était situé au 35 de la rue aux Choux; après l'arrêté du 4 mai 1853, il devint «l'impasse Saint-Félix».

En 1866 on y comptait 108 habitants, 71 en 1920.

L'arrêté royal du 29 septembre 1927 prescrivit sa suppression et les derniers habitants quittèrent l'impasse deux ans après.

La rue aux Choux était fréquentée par des acteurs, des poètes, des romanciers, des peintres et des musiciens qui se rencontraient au «Diable au corps», un estaminet situé dans une arrière-maison au n° 12.

Auparavant, l'estaminet s'appelait «Cabaret flamand» et comportait une salle de théâtre au 1<sup>er</sup> étage; on y montait des spectacles de marionnettes, des poèmes graphiques, des ombres chinoises en musique et des sketches. Le «Diable au corps» fut le titre d'une gazette satirique qui remplaça le «Diablotin» Prix du journal: 10 centimes. Ce vieux café fut fermé, victime de l'implantation d'un grand magasin (l'Innovation).



Impasse de l'Étameur, rue du Canon (Dessin de R. Desart)



Rue aux Choux, le cabaret «le Diable au Corps», disparu en 1928

Pour la petite histoire, Monsieur Cabaretier de la rue aux Choux, fut parmi les 480 personnes arrêtées et emprisonnées arbitrairement à Bruxelles (1804-5 et 6).

Le dénommé Everaerts, juge auprès du tribunal criminel exerçait illégalement les fonctions de juge instructeur dans cette procédure

Il faisait enlever et garrotter des habitants paisibles et honnêtes.

Beaucoup de ces malheureux furent ruinés et un grand nombre d'entre eux périrent de misère dans les prisons.

Cette époque est une des plus odieuses de l'histoire de la ville de Bruxelles. Après de nombreuses plaintes, le gouvernement français envoya un Conseiller d'État pour s'enquérir des motifs de ces arrestations. Après enquête, il renvoya les survivants, libres mais non dédommagés. Le responsable Everaerts ne fut nullement inquiété. (1)

(1) «Hérédité et justification» par F. Devot (1816)



Rue des Cendres, Institut SS Jean et Elisabeth, intérieur de la chapelle



Institut SS Jean et Elisabeth, lieu historique où se donna le bal la veille de la bataille de Waterloo

## Rue DE LA BLANCHISSERIE

Au coin de cette rue et de la rue du Marais, la ville avait construit un abreuvoir (1353) «Weddwaler ofte Weddpoel».

Pendant un certain temps l'endroit fut nommé «Poeltje», (le petit marais). La rue de la Blanchisserie nous rappelle bien sûr, «La rame aux draps», car les habitants du quartier y lavaient et séchaient leur linge. La proximité de plusieurs sources et ruisseaux facilitait le travail.

Le célèbre carrossier Jean Simon (1739-1822) acheta un grand terrain entre la rue de la Blanchisserie et la 2ème enceinte, et établit sa fabrique de voitures d'apparat avec vitres. Parmi sa clientèle, citons l'impératrice d'Autriche Marie-Thérèse, ainsi que l'Empereur Napoléon, qui vint visiter et commanda quinze véhicules.

Le successeur de Simon fut M. Tilmont. Deux frères hollandais d'étéren reprirent cette entreprise.

La rue fut le témoin du Bal de Waterloo, près des bâtiments de la carrosserie. C'est dans la rue des Cendres que s'est déroulé le bal organisé par le duchesse de Richmond, épouse du riche Richard Lennox, ancien vice-roi d'Irlande et 4ème duc de Richmond. Pour beaucoup de danseurs ce sera leur dernier bal, où figurait le brillant danseur, le duc de Brunswick, qui sera tué aux Quatre-Bras en 1815.

C'est à l'occasion de ce bal que Wellington apprit que l'Empereur des Français s'approchait de Bruxelles. La salle de bal disparut lors de la percée de la rue des Cendres, qui relie le boulevard du Jardin Botanique à la rue de la Blanchisserie. Il ne reste rien, ni du carrossier Simon, ni de l'Hôtel où eut lieu le bal de Waterloo.

Les bâtiments de la Régie du téléphone et télégraphe ont fait disparaître une page d'histoire.

Dans la rue des Cendres, d'autres souvenirs ont surgi. En 1867 Baudelaire fut frappé d'hémiplégie et transporté à l'institut de la rue des Cendres, puis à Paris où il mourut un an plus tard. Toujours dans cet institut le célèbre Cardinal Mercier décéda en 1926.

Revenons à la rue de la Blanchisserie, au n° 103 où, chez «Mignot», on vendait des vélocipèdes périlleux avec une énorme roue avant et les pédales sur son axe. Au n° 23, il y avait le home Saint-Vincent (1) pour dames et jeunes filles; les sœurs se dévouaient à visiter les malheureux du quartier.

Entre la rue de la Blanchisserie et la rue aux Choux, on trouve la rue du Damier.

(1) Le home Saint-Vincent avait un restaurant bon marché et une cantine du foyer Léopold III pendant la 2ème guerre mondiale.

## Rue DU DAMIER (DAMBERT STRATE)

Parallèle à la rue Neuve, elle borde le vaste parking construit derrière le bâtiment du nouveau magasin Innovation.

Cette rue a cependant eu une vie populaire intense durant plus de trois siècles. Construite vers 1620 elle fut pavée en 1624.

On lui donna le nom de son premier estaminet «In de Dambord» au Damier (2). Dans cette rue, en 1700, l'abbaye de Mlierbeek édifia son «refuge»

Aux 18ème et 19ème siècles, de nombreuses impasses furent aménagées. Impasse du Bosquet, de la Fougère, aux Hiboux (1870), de la Truelle, Saint Gabriel, Porte Rouge.

En 1906 Van kerckhove y fabriqua ses billards qui furent exportés dans le monde entier.

Il y eut une Ecole de Sœurs.

Après l'incendie de l'Innovation (1967) toutes les maisons restantes furent rasées.



Petit métier du quartier à la rue du Damier

© L'œuvre «Les rues de Bruxelles» de Jean d'Osia

## L'INNO BRÛLE

C'était le 22 mai 1967

Ce jour-là, François, le bas-fondiste, sapeur-pompier, part avec son épouse et son fils Maurice (qui avait le même métier que son père) faire du lèche-vitrine et des achats dans le Quartier de l'Innovation. Soudain, un cri: «L'Inno brûle!».



Le lieu du sinistre

François et son fils, arrivés sur les lieux, escaladent une échelle maçonnerie dans le mur du magasin. Arrivé au premier étage, le fils s'y arrêta pour porter secours. François, quant à lui, monta seul jusqu'au toit. Il y sauva plusieurs personnes paniquées par la chaleur, le feu et la fumée.

Le dôme du magasin s'écroula. François ne pouvant plus sauver personne à cet endroit, se dirige vers l'échelle de fer. Mais celle-ci est rouge et brûlante. Cependant, pour sauver sa vie, François l'agrippe à mains nues et descend ainsi, au prix de grandes souffrances, jusqu'au 1<sup>er</sup> étage. Là, la douleur le fait lâcher prise et il tombe dans la rue. Transporté à l'hôpital Saint-Pierre, il y reçut les premiers soins. Plus tard, il fut décoré avec d'autres sauveteurs, mais resta handicapé, ayant perdu pour toujours l'usage de la main gauche.

## Rue DES OEILLETS et Rue DES ROSES

Toutes deux commencent à la Place des Martyrs et aboutissent à la rue aux Choux. Elles sont de même largeur et aussi courtes l'une que l'autre.

Selon une chronique, avait lieu à cet endroit un concours de fleurs entre les jardiniers du quartier. Les juges restèrent indécis entre les œillets et les roses; à la demande des producteurs de roses, le prix fut attribué aux exposants des œillets. La lutte pour les fleurs finit par passer en proverbe dans le quartier des jardiniers:

*généreux comme une rose, disaient les uns  
beau comme un œillet, disaient les autres.*

(Dictionnaire historique, E. Bochard 1858)



Place des Martyrs (Document F.T.B.)

## PLACE DES MARTYRS

Le 4 août 1594, Henri Madoets, dont la famille possédait un bien dénommé De Bloet (1) en loua une partie aux receveurs communaux qui y établirent la Rame aux Draps. Le métier des tondeurs de drap reprit le bail dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle.

Le 5 juin 1770 une société de marchands en biens immobiliers en fit l'acquisition et construisit une belle place, sous Charles de Lorraine.

L'architecte fut Claude Fisco (né à Louvain le 22 janvier 1736, décédé à Erps-Kwerps le 8 février 1825) qui alterna ses occupations entre le métier des armes et les fonctions de directeur de l'Académie des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles. La Place fut appelée «Place Saint-Michel» (patron de Bruxelles).

Sous l'occupation française, on la nomma «Place de la Blanchisserie»; ensuite elle reprit son nom de «Place Saint-Michel» et le garda jusqu'aux événements de 1830. On y vendait des légumes et pendant un temps assez court, ce fut un marché au bois.

Du 12 octobre 1830 au 30 juillet 1831 elle devint «Place des Martyrs de la Liberté» et ensuite «Place des Martyrs».

A présent j'aborde un sujet qui me tient à cœur, en vous posant la question: «Etes-vous déjà descendu dans la crypte de la place des Martyrs?» Je vous conseille d'en faire le tour, et d'y découvrir les noms des combattants décédés lors des journées de septembre.

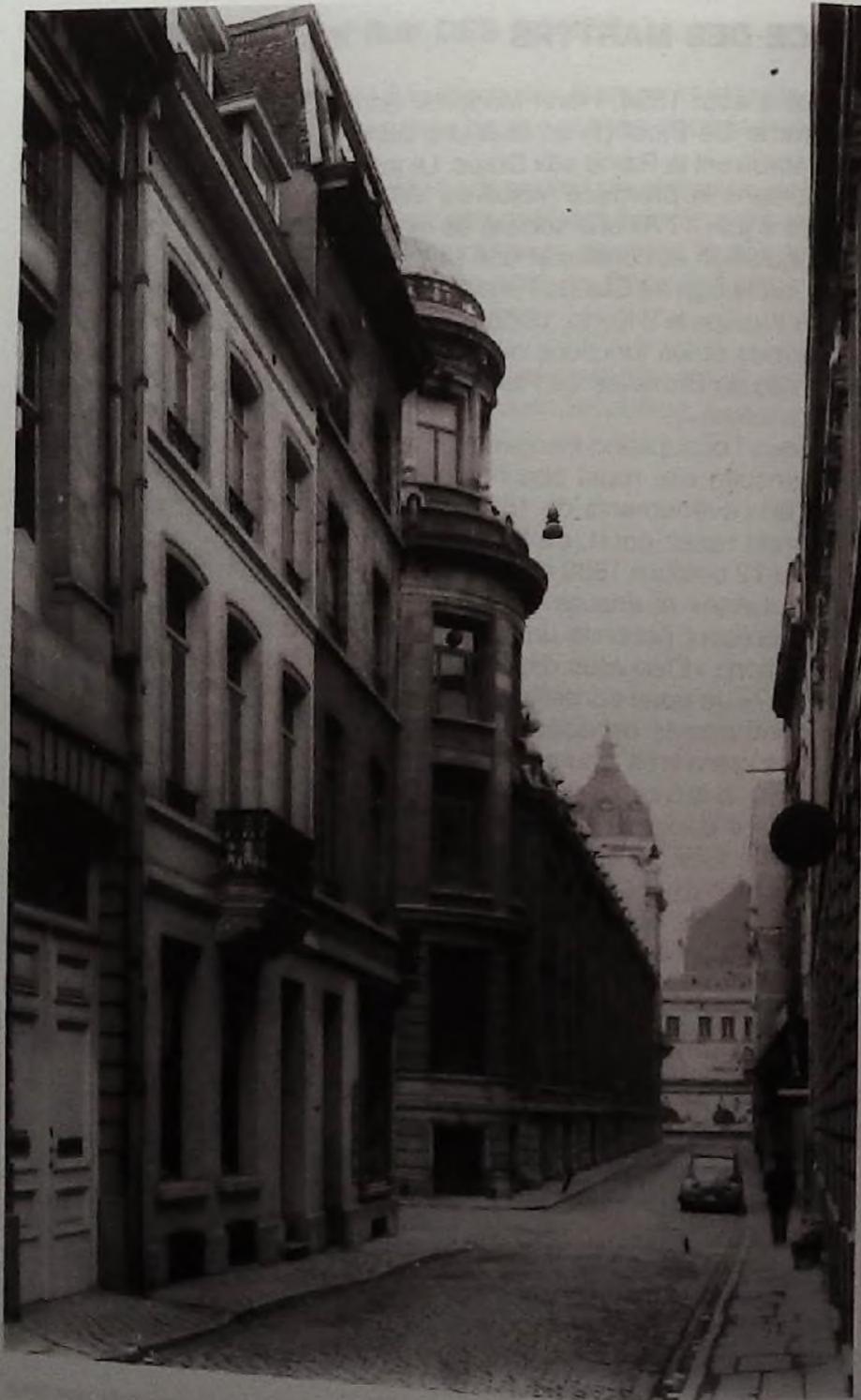
Les premières inhumations eurent lieu dans la soirée du 27 septembre 1830, à la lueur des torches; la première pierre d'un monument fut posée le 4 décembre suivant. Ce monument est l'œuvre du sculpteur Guillaume GEEFS et est un des plus remarquables de Bruxelles.

Le monument PATRIA fut inauguré le 24 septembre 1838.

Toutes les sculptures sont en marbre blanc de Carrare et ont été travaillées par le ciseau de Guillaume GEEFS: de 1836 à 1838 pour la statue de la Patrie et les 4 génies représentant les 4 journées, et de 1838 à 1848 pour les bas-reliefs.

1. Le monument est surmonté de l'effigie de la Déesse de la Patrie dont la tête est ceinte d'une couronne murale: elle tient à la main un stylet et grave dans le livre de l'histoire les dates mémorables des 23, 24, 25 et 26 septembre 1830, ainsi que les noms de ses fils qui ont fait pour elle le sacrifice de leur vie. Aux pieds de cette effigie et couché sur des chaînes brisées se trouve «Le Lion» symbole de la Belgique libérée.
2. Les angles du soubassement sont ornés de quatre génies qui tout en rappelant les 4 journées, représentent respectivement, la Prière, le Combat, la Victoire et la Sépulture.

(1) Locum dictum Bloec. 1293. Bloed 1250. In loco dicto Waermeesters in Prins van de Croepaleste. Hier heeft de heer de Zilverstraet et locum dictum d' Bloec. 1375. Archives de Saint-Guy.



Rue d'Argent, pas loin de la Casse d'Epargne (Photo A.C.L.)

3 Les bas-reliefs sont exposés aux quatre faces du soubassement existant et sont situés sous le niveau de la place. On peut y remarquer :

a. Côté sud

Le Comte Félix de Mérode tenant à la main le drapeau brabançon et recevant le serment des Patriotes devant l'Hôtel de Ville de Bruxelles. « Vaincre ou mourir pour l'indépendance, tel était le serment reçu »

b. Côté nord

Les troupes belges, sous la conduite de Jean van Haelen (2) s'élançant à l'assaut du Parc. Les patriotes sont revêtus du légendaire sarrau de toile (bleue), retenu à la taille par une ceinture de cuir. Ils sont coiffés d'un bonnet (noir).

c. Côté est

La consécration de la « nécropole » par le doyen de Sainte-Gudule, en date du 2 octobre 1830.

d. Côté ouest

Le symbole de la Belgique libre et indépendante, couronnant de lauriers ses valeureux fondateurs.

La Crypte comporte 27 panneaux de marbre noir sur lesquels ont été taillés en lettre d'or, par le sculpteur Guillaume GEEFS, les noms des 467 héros tombés au cours des combats de septembre 1830. Sur l'un de ces panneaux, le sculpteur reproduisit également le texte de l'Arrêté de la Commission administrative du 25 septembre 1830.

Un portique permet de descendre dans la crypte (ouverte lors des diverses cérémonies patriotiques).

Quand on imagine que des élus de notre pays voulaient niveler la crypte et changer le caractère de la place, il est heureux que les anciens combattants et des vrais Belges, aient protesté. Ils demeurent les gardiens moraux de cet héritage de civisme du plus bel épisode de notre histoire nationale.

Il y a quelques années, existaient sur cette place deux petits jardins clôturés de fer forgé.

C'était très joli.

Actuellement les dames ne peuvent traverser cette place à cause des pavés « Chapeau boule » (3).

Il reste deux autres monuments sur cette place.

(2) Né dans l'île de Lécot en 1783, sous le nom d'origine d'Alphonse de Gœbel, sous le nom de Gœbel, il fut plus tard en Espagne. Il se fit appeler Jean van Haelen en 1830. Commandant en Chef des Patriotes belges de la Belgique.

(3) Contact, patriotique belge 1988, P. BEAURAING.

Le monument à Jenneval

a été érigé le 22 septembre 1897, par la Ville de Bruxelles, en hommage au poète de la brabançonne, mort en 1830 pour l'indépendance Nationale. Il comporte une stèle due au sculpteur Alfred CRICK et à l'architecte ANCIAUX (4)

et le monument au Comte Frédéric de Mérode

érigé le 24 septembre 1898, à la mémoire du Comte Frédéric de Mérode, tombé à Berchem en 1830. L'architecte VAN DE VELDE et le statuaire Paul DUBOIS en sont les auteurs (5)

Ce monument se compose d'une stèle en pierre de taille dont les arêtes courbes s'évasent vers le bas en forme de soubassement.

Sous le médaillon en bronze du Comte se détachait l'inscription (aujourd'hui disparue):

«A Frédéric de Mérode

Mort pour l'indépendance de la Patrie»

N'oublions pas les habitants du quartier et des environs qui ont participé aux batailles contre les Hollandais (1830-1831)

PETERSON rue Pachéco n° 35

DUBOIS JACQUES rue aux Choux

VAN HOEBROECK rue du Marais

JANSENS FRANÇOIS rue du Mey-Boom (6)

(qui fut parmi les 36 premiers décorés qui reçurent la croix de fer de notre Roi Léopold 1<sup>er</sup>).

WIELANDT AUGUSTE rue de la Blanchisserie

GOFFIN rue de la Blanchisserie

BARBE FERDINANT

VOGIEU JUSTIN

et DE KYN

tous les trois de la rue Fossé aux Loups

En 1858 demeuraient Place des Martyrs,

M. BOURDIN, notaire au n° 8,

M. ED. MAUTEAN, négociant au n° 16

et M. MULLER, notaire au n° 22.

Une activité inhabituelle règne sur cette place tous les 4<sup>ème</sup> dimanches de septembre.

Une grande cérémonie y est organisée en mémoire des martyrs de notre révolution. En présence du Représentant du Roi, du Bourgmestre de la Ville de Bruxelles et des autorités officielles, communales et provincia-

(4) Jenneval, né en France en 1803, jeune premier au théâtre de la Monnaie, auteur des paroles de la Brabançonne dont Van Campenhout a écrit la musique. Il trouva la mort en 1830, se défendant Liège dans le corps d'armée de Nalbin. On ne sait pas son vrai nom.

(5) Louis Frédéric Charles Comte de Mérode, né à Maastricht le 9 juin 1797, blessé près de Berchem le 24 octobre

1830, en se battant contre les Hollandais, mort le 5 novembre à Malines.

(6) Tapisserie commandée des maîtres (Garde antique Chasseurs Eclaireurs 18 avril 1832 Bruxelles)



Autre aspect de la place des Martyrs avant sa dégradation (Photo A.C.L.)

les, la cérémonie réunit toutes les fraternelles, les fédérations d'anciens combattants et Pro Belgica.

La compagnie «Les Volontaires de Bruxelles 1830» y participe sous le commandement de l'auteur de ce livre, qui est aussi le gardien d'honneur de la crypte.

En 1980, lors du cent-cinquantième de l'indépendance de la Belgique, S.M. le ROI BAUDOIN était également présent.

En 1988, ceux qui défendent cet endroit sacré furent en grand émoi: une firme voulait construire des garages souterrains sur plusieurs niveaux.

Il est heureux que grâce à la vigilance de vrais patriotes tels que le Général JANSSEN, MM. MONIQUET et SELVAIS et bien d'autres, dont Mme MATHILDE GEEFS, descendante du sculpteur du monument PATRIA, le danger soit écarté, mais il faut rester sur ses gardes. (7)

(7) Avec la collaboration de Mme Geels

## LA FETE DES COURONNES

Cette fête durait 3 à 4 semaines et avait lieu à la Saint-Jean. Les jeunes gens des deux sexes dansaient la ronde autour de grands feux qu'ils allumaient dans les rues sous des couronnes de fleurs naturelles ou artificielles dont le travail était parfois curieux. Elle fut interdite par ordonnance du 7 août 1435. Mais cette tradition continua encore longtemps.

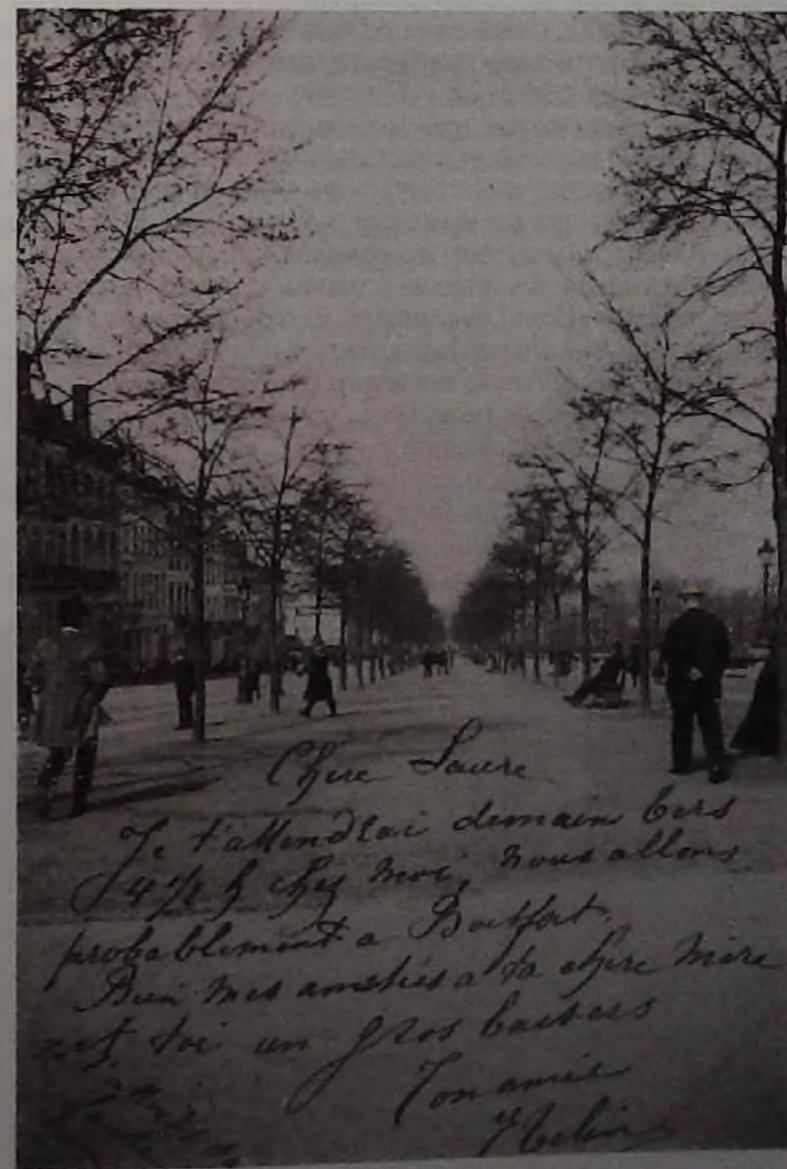
Les amusements ont changé avec les mœurs. L'étiquette et les rivalités de luxe ont banni la joie franche et cordiale de nos ancêtres. Nous faisons leurs fêtes d'immorales sans voir qu'une profonde dépravation se cache sous notre froide réserve.



Félix Tournachon alias Nadar dans une nacelle

## Boulevard DU JARDIN BOTANIQUE

En sortant de la rue du Marais, nous sommes au boulevard du Jardin Botanique; à cet endroit il y avait une tour de défense de la deuxième enceinte de la ville, qui a disparu pour laisser ce grand boulevard que nous connaissons actuellement et qui eut plusieurs noms: «boulevard du Prince» en 1830 puis «boulevard du Nord».



Boulevard du Jardin Botanique carte postale n° 1902

L'eau des fossés de défense des murailles à cet endroit était alimentée par le ruisseau «Rahlen Beek» qui venait du quartier de la rue de la Blanchisserie. Les fossés de la muraille à partir de la rue du Marais et du haut de la ville, étaient à sec, d'où le renforcement de la muraille par de nombreuses tourelles; pour cette raison, la ruelle qui longeait les murailles intérieurement fut appelée «Torrekensvesten», rempart aux tourelles.

Cette ruelle disparut en grande partie vers 1815, à l'exception d'un petit tronçon qui devint la rue de la Carotte.

Un moulin à vent a existé dans ce quartier; on trouve des traces du propriétaire, un certain Nicolas Tepper, dans les archives de la ville de Bruxelles (20 juillet 1566).

Au XVII<sup>ème</sup> siècle existait une verrerie près du boulevard, mais il n'a pas été possible d'en situer exactement l'endroit.

Pour la petite histoire, le 24 septembre 1830 au soir, une batterie d'obusiers hollandaise tira sur le quartier, entre la porte de Schaerbeek et l'Hospice Pachéco; beaucoup de maisons furent incendiées.

En 1833, le 20 avril, un véhicule à vapeur a monté et redescendu le boulevard, ce fut un grand événement. Et n'oublions pas Félix Tournachon, alias Nadar, qui a élevé la daguerréotypie au niveau de la photographie. C'est lui qui choisit le boulevard du Botanique et la porte de Schaerbeek, comme point de départ pour son ascension en ballon. Des barricades tenaient le public éloigné.

Depuis lors, tout le monde connaît les barrières Nadar, que l'on déplace pour les manifestations publiques.

En montant le boulevard, sur le trottoir de droite, nous arrivons à l'emplacement de l'ancien Hospice Pachéco, ou Hôpital Saint-Jean.



Le même boulevard quelques années plus tard (Photo A.C.L.)

## L'HOSPICE PACHECO

Il se situait à l'emplacement actuel du «Passage 44» au boulevard du Botanique et de la rue Pachéco. Il y avait à cet endroit une vieille grange à dime de l'Abbaye de Forest et quelques vieilles maisons.

L'endroit s'appelait «de Stroyckenberck».

En 1713, le 19 juin, Marie Isabelle, Baronne des Marez, Comtesse de Saint-Rémi, veuve d'Augustin Pachéco, conseiller d'Etat, fonda la maison de Dieu pour dames pauvres, veuves ou célibataires, car la petite maison appelée «La Reine d'Espagne» attenante à la «Grande Maison du Grecht» située rue du Fossé aux Loups, était trop petite. Ce sont les exécuteurs testamentaires de Marie Isabelle des Marez, le Père Van Langendonck, religieux d'Everboden et sa belle-sœur, veuve du conseiller de même nom, qui firent construire en 1719 «une maison de Dieu». (Marie Isabelle ne parle jamais d'Hospice). En 1723 les constructions furent terminées. A l'époque cette réalisation fut une innovation unique en son genre à Bruxelles.

Plus tard, les pensionnaires furent transférés à l'Hospice du boulevard de Waterloo. Abandonnés, les bâtiments tombèrent en ruine et furent démolis en 1827.

Le Conseil des Hospices fit construire le nouvel hôpital Saint-Jean à l'emplacement de l'ancien bâtiment Pachéco et la première pierre fut posée le 16 juillet 1838 par le bourgmestre Rouppe.

On retrouva cette pierre en 1952, lors de la démolition.

L'architecte du nouvel hospice se nommait Henri Partoes et l'ouvrage fut achevé en 1843, pour le prix de 2.578.906,- francs.

Au cours des fouilles de 1924, on trouva une sculpture qui fut probablement exécutée par Claus Sluter, à la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle.

L'Hospice devint la caserne «Duc de Brabant». Le premier spectacle pour les troupes de l'armée belge eut lieu dans cette caserne.

Les décors furent offerts par le magasin «Au Bon Marché».

En 1935, le milicien Bertens de Laeken, en creusant une barquette pour son fusil mitrailleur dans le jardin de la caserne, sentit soudain un vide qui révéla la présence d'un souterrain dont l'origine était très ancienne. Deux explications sont plausibles:

Ce souterrain permettait aux religieux de se rendre à la Collégiale Sainte Gudule directement à pied sec. Ou alors il s'agissait d'un vestige de fortification de la deuxième muraille de la ville.

Pendant la dernière guerre, cet endroit fut occupé par l'armée allemande, puis par les Anglais et enfin par l'armée belge.

Un militaire belge, Jacques Houssiau, appartenant en 1945 à la 2<sup>ème</sup> Brigade «Yser», 2<sup>ème</sup> compagnie, 12<sup>ème</sup> bataillon et affecté au bataillon d'administration siégeant à la caserne Saint-Jean fin 1946 début 1947, se souvenait qu'il y faisait très froid et que l'on se chauffait avec des planches tirées du plancher ou des portes, toutes délabrées. Les chambres

pouvaient contenir de 40 à 60 militaires.

En 1949, on démolit la façade monumentale à pilastres ioniques et tous les bâtiments. L'Hôpital était un spécimen caractéristique de l'architecture sévère dans le goût de la renaissance italienne. (Touring Club de Belgique).

Le bâtiment du Crédit communal avec le Passage 44, a effacé à jamais un quartier chargé d'histoire et de symboles.

De l'hospice-Hôpital-Caserne il ne resterait rien, sans les souvenirs des anciens combattants du 8ème régiment de Ligne, les articles de M. Marcel Vermeulen, parus en séries, dans le Soir de septembre 1984, et l'article de M. Joseph Devondel (écrivain), qui sera un des derniers à voir la Caserne debout.

«Nos cœurs se serraient toutes les fois que nous passions devant notre caserne, quand ces hommes en gris, (les Allemands) si bien assortis avec la crasse des vieux murs, étaient en faction. Il nous semblait voir couler les larmes le long de la triste façade (1940-1944)»



Encore un coin pittoresque disparu !

## Rue PACHECO (Actuel Bd Pachéco)

Très étroite, ancienne, elle partait du milieu de la rue de Schaerbeek et allait contre la 2ème enceinte (côté du boulevard du Jardin Botanique). Plus tard une partie de la rue de Schaerbeek fut rajoutée à la rue Pachéco. Au 17ème siècle, c'était une rue non pavée.

Les impasses étaient. Leblanc au n° 10-12. Du Plombier, Saint-Léonard, Vanderheyden au n° 19. Bosch (venelle en T qui s'ouvrait au n° 63 avec sept maisons), l'impasse Geranium, créée en 1850 et aussi celle du Froment. La rue avait un «tour» pour enfants abandonnés; avant il était installé rue du Bois Sauvage, à l'hospice des enfants trouvés. On l'appelait «le Tour des intrus»; c'était un cylindre en bois, convexe d'un côté et concave de l'autre, et qui tournait sur lui-même avec une grande facilité. Le tour était disposé à hauteur d'homme dans la façade du bâtiment. Sur le côté il y avait une sonnette. Dans l'Almanach de Bruxelles de 1855, on lit: «Le tour est ouvert tous les jours de 6 heures du soir à minuit; un simple coup de sonnette et le bébé trouve une nouvelle existence». Personne ne peut juger une mère qui confie à des inconnus son plus précieux bien en ce monde; souvent un signe de reconnaissance était joint à ses pauvres hardes, avec un espoir de jours meilleurs. Ce «tour», le dernier en Belgique, fut supprimé par ordonnance du 20 décembre 1856.

La rue Pachéco et ses impasses étaient peuplées de nombreux ouvriers imprimeurs, des ateliers des quotidiens et hebdomadaires du quartier du Meyboom, comme l'imprimerie Guyot au n° 12.

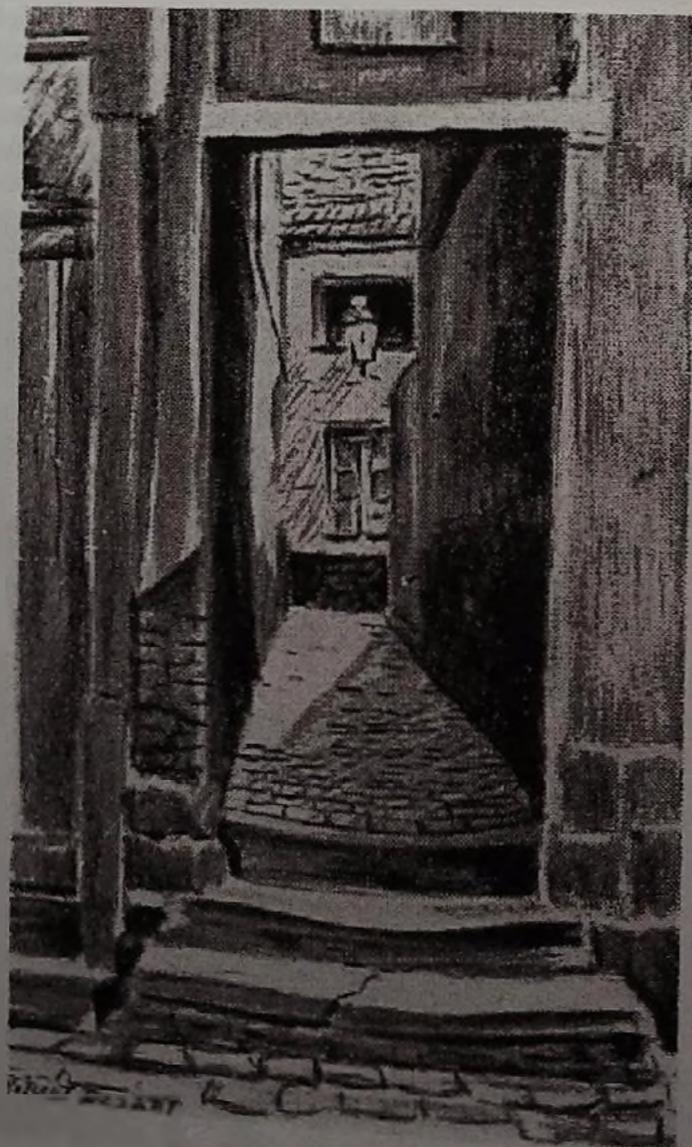


Plan de 1783 du quartier brico dans le village

La partie sud de la rue devint un parking provisoire et l'assise du nouvel Hôtel des Monnaies, bâti en 1972-74.

Nous savons que le 24 novembre 1899, la société Royale d'arbalétriers «La Fidélité» organisa un concours de tir à la petite arbalète, au but, distance de 10 mètres, six coups de flèche, précédés d'un coup d'essai. Le premier gagnait un jambon.

A cette époque, le président en était M. Ph. Symons et son secrétaire s'appelait Auguste Verwest. Entre la rue Pachéco et la rue de Schaerbeek (partie supérieure) se situait la rue de la Carotte.



Impasse Bosch à la rue Pachéco, dessin de R. Desart

## Rue DE SCHAERBEEK

Elle commençait au carrefour de la rue des Sables (ancienne partie disparue), de la rue Tilly et de la rue Montagne du Sion, et finissait au boulevard du Jardin Botanique, un peu plus bas que la porte de Schaerbeek actuelle.

Cette rue a remplacé le chemin des ânes (Ezelwech - 1300) et l'endroit s'appelait la vallée aux Chevaux (Orsendael).

Au milieu du 19<sup>me</sup> siècle, une partie de la rue fut rajoutée à la rue Pachéco. Il y eut beaucoup de laits divers dans cette artère importante. Le père Vanhuffel fonda en 1358 l'une des premières écoles gratuites pour enfants.

La rue eut le privilège d'avoir le premier refuge pour vieillards sans ressources de la ville, dans une maison particulière, grâce à M. Grégoire s'Jongers, tailleur de son état (1800).

A la demande de Mr. Frédéric de la Hault, banquier bruxellois, Mr Dheyne construisit dans la rue de Schaerbeek la première automobile bruxelloise. Les premiers essais furent faits en 1886 et durèrent 2 ans.

Cette première automobile avait un moteur qui pesait environ 90 kg et fonctionnait avec des hydrocarbures. Pour conduire ce véhicule, deux leviers suffisaient, la vitesse variait de 5 à 20 kilomètres, suivant l'état de la route. (Dictionnaire anecdotique de Bruxelles, Louis Quiévreux, Editions Nélis, Bruxelles).

Alexandre Gendebien, grand homme politique, habita et décéda en 1869 dans la dernière maison de la rue de Schaerbeek, au coin du boulevard du Botanique. Entre les n° 94 et 108, existe la grande école communale n° 5 dont les plans ont été établis par l'architecte Poelaerts.

On trouve dans le dictionnaire du dialecte bruxellois de Louis Quiévreux, (Editeur Charles Dessart à Bruxelles), le passage suivant.

«Sobriquets recueillis en 1949 dans le quartier de la rue de Schaerbeek: Pé Kontch (Pierre au petit derrière), Mé de Fiedder (Annette avec son balai); Beloke de Spieker (Barbette la Cracheuse), Mé Ghalore (Marie la vantarde), Nette van de Panne (Nette de la Poêle), Maree van Biene (Marie avec ses jambes), Katrine van Wantche Floeit (Catherine fille de Françoise à la flûte), Zweut Anna (Anna la noireude), Krumme Louis (Louis le bancal), Nette Kozze (Cousine Annette), Méons Sien (Marie Notre-Seigneur).

La rue eut sa bataille en 1830. Pendant la rencontre entre l'armée des Pays-Bas et les révolutionnaires pour l'indépendance, il y eut beaucoup de victimes dans chaque camp.

Pendant la période 1941-42, il y avait au n° 13, des classes pour enfants anormaux dont une classe de 16 garçons et de 34 filles, au n° 62, une bibliothèque pour adultes, au n° 64, on donnait des cours supérieurs de secrétariat (pour jeunes filles) et au n° 77, une bibliothèque communale pour enfants (Heuras Joyeuses).



Impasse Darnakens, rue de Schaerbeek dessin de R. Desart

Parlons un peu de Zot Lowilje: bien que son gîte fut situé du côté de Molenbeek, il venait régulièrement dans le quartier des impasses de la rue de Schaerbeek. Sa venue rameutait les gosses: il chantait, dansait et son corps flottait dans une jaquette garnie de médailles et de décorations; il était coiffé d'un chapeau melon.

Il ne mendiait pas et recevait des «censes» et des gros sous des commerçants. Pendant la guerre de 1914, Zot Lowilje avait organisé avec les gosses de la rue Blaes, une attaque avec des sabres de bois, contre le corps de garde allemand du palais de Justice. Il paraît que les Allemands avaient exigé qu'il soit conduit dans un asile.

Ainsi disparut ce grand garçon sans âge, dégingandé, qui tenait un peu le rôle de l'innocent du village. (Bruxelles d'autrefois, Frans Frier — Edition Labor).

Et nous arrivons au chapitre des impasses de la rue de Schaerbeek; il y en eut beaucoup: certaines ont existé un temps très court et il n'en reste que peu de témoignages ou traces officielles; d'autres ont eu plusieurs dénominations différentes. Il est possible que j'aie oublié l'une ou l'autre, faute de preuves ou de confirmation de leur existence.

En descendant la rue de Schaerbeek, avant sa disparition, sur le trottoir de droite, au n° 68 (nouvelle numérotation), on trouve l'impasse «de la Carotte» qui avait été une rue. Suite aux constructions de maisons à l'arrière du boulevard du Botanique, la rue de la Carotte fut barrée et devint une impasse. Au 18ème siècle elle n'était qu'un chemin qui longeait la muraille de la 2ème enceinte, côté intérieur, de la Porte de Schaerbeek jusqu'à la rue Pachéco. Cette impasse en 1886 comportait 7 maisons qui appartenaient à un boulanger, leurs habitants étaient mal logés.

En 1920 il ne restait que 2 habitants. Elle fut démolie en 1969.

Parallèlement à la longue impasse de la Carotte il y a eu la petite impasse «de l'Epagneul» qui débouchait rue de Schaerbeek près du boulevard Botanique. Elle n'avait que trois maisons. Son existence a été assez brève au milieu du siècle passé.

L'impasse suivante est le «Petit Béguinage» au n° 70. Malgré des recherches approfondies, il n'y a aucun renseignement.

La carte de Bruxelles par Ph. Vander Maelen la situe face à la rue de la Pompe. Il est possible que les deux impasses, Carotte et Petit Béguinage aient été la même.

Puis nous dépassons l'Ecole Communale n° 5 et trouvons l'impasse «de la Porte Bleue», créée vers 1845

En 1866, il y avait 8 maisons d'un étage. 28 habitants y logeaient en 1920. Elle fut démolie en 1949.

Pour plus de facilité et pour faire mieux connaître la rue, remontons-la et prenons le trottoir de gauche. On trouve l'impasse Peperman, dont le propriétaire est Monsieur Peperman, commerçant. En 1853 l'impasse fut nommée «de la Salière» (7 maisons avec 48 habitants en 1866) Selon

un rapport de police de 1898 ou 1900, un habitant de cette impasse aurait construit sa petite maison au moyen de briques volées aux anciennes murailles, aux environs de la Porte de Hal.

Elle disparut vers 1900.

On trouve ensuite l'impasse des «Epis». Créée en 1840, elle était couverte et disparut en 1922 (115 personnes en 1866 et 89 en 1920).

Toujours sur ce trottoir de gauche, nous arrivons à l'impasse «de l'Aigle»; son nom vient d'un vieux cabaret (In den Arend) situé en face



Egalement rue de Schaerbeek l'impasse Saint-Ambroise, dessin R. Desart

de l'école communale. Cette impasse avait la particularité d'avoir un jardin avec des écuries qui appartenaient au propriétaire du bistro.

Les voitures publiques pour Haecht parlaient de cet endroit.

En 1866, 24 maisons et 103 habitants la peuplaient. Le tout fut démoli pour construire un grand entrepôt derrière les immeubles de la rue Royale, entrepôt qui disparut à son tour.

Et nous arrivons à l'entrée d'une ruelle longue et étroite, très charmante que la population appelait «Hotkensgang» (Allée des petits jardins), qui existait avant 1824 et parlait de la rue de Schaerbeek, grimpait jusqu'au niveau actuel de la rue Royale et finissait aux remparts près de la rue Van Orley.

Cette ruelle fut coupée en deux lors des travaux de la rue Royale.

Le tronçon oriental fut nommé «impasse du Blé» puis «des Blés». Il était relié par un escalier voûté de 18 marches à la nouvelle artère rue Royale.

En 1851, le tronçon occidental devint la rue du Seigle, pour éviter la confusion avec l'impasse des Blés. Le quartier de l'impasse du Seigle disparut pour faire place à des maisons bourgeoises.

Et l'on trouve maintenant l'impasse «de Dieghem» créée en 1770.

Parallèle à la rue Vésale, elle fut appelée au début «Vanderwaelen».

En 1840 elle devint l'impasse «de Dieghem», du nom de la boulangerie installée à son entrée. Plus tard ce fut une rue, dont l'autre extrémité se terminait devant la colline de Notre-Dame-aux-Neiges. Après la création de la rue Royale, elle y fut reliée par un escalier de bois. En 1870 des passages furent pratiqués et débouchaient dans l'impasse «de la Betterave» qui elle communiquait rue Vésale (rue des Epingles).

Au n° 27 de la rue de Schaerbeek, la plus vieille impasse s'appelait «Deppekens»; au 18ème siècle on l'appelait «Duifkesgang» ou «allée des pigeonneaux».

En 1852 le nom officiel devint «Deppekens», nom du propriétaire qui y avait construit deux nouvelles maisons.

Les habitants des Bas-Fonds l'ont toujours appelée «Op de Deufkes». En 1955 il y avait encore 5 maisons groupées derrière le n° 27 de la rue. La plupart des habitants étaient âgés. La dernière à quitter l'impasse s'appelait «Treene Geirebluut» sobriquet qu'on lui attribuait. (1)

Il y avait au n° 17 l'impasse «Saint-Ambroise», avec 5 maisons disposées de façon pittoresque, sans aucun alignement, sans étage avec seulement un WC (pour tous).

Et au n° 7 l'impasse «de la Retraite», disparue lors des travaux de la jonction Nord-Midi.

N'oublions pas qu'au début du 19ème siècle, il y avait dans la rue de Schaerbeek, deux petits théâtres de marionnettes.

(1) Jean d'Orta - Les rues disparues de Bruxelles

## PORTE DE SCHAERBEEK

La porte primitive, éditée à l'époque de la construction de la deuxième enceinte de la ville (1357-1383), était située un peu plus bas que la porte de Schaerbeek actuelle; on la nommait Porte de Cologne (Cuelxepoorte), puis porte de Schaerbeek. Du temps du Marquis de Castanaga en 1668, elle fut appelée «La Puerta y Caminas de Scaerbeek». Cette porte fut très importante pour la défense de la ville de Bruxelles, car elle en était le point le plus vulnérable.

Les maraîchers de Schaerbeek et des environs venaient par cette porte, vendre leurs marchandises (sprinten ou spruitjes) des petits choux de Bruxelles et aussi des navets d'Evere et des cerises noires, un peu âcres.

Les marchandises étaient transportées à dos d'âne, d'où le nom de cette artère (Ezelwech) devenue rue de Schaerbeek. Il est fait mention de cette belle de somme dans les archives de Bruxelles de l'an 1138.

Il y avait deux chemins des Anes, suite à la construction de la deuxième enceinte. Pour cette raison il y a le vieux chemin de Schaerbeek et la rue de Schaerbeek.

Au XVème siècle, deux tourelles armées de deux fauconneaux, protégeaient les abords de la porte. Un vaste ouvrage à corne s'appuyait à gauche sur la demi-lune de Pacheco et à droite sur la demi-lune dite



La porte de Schaerbeek au 17ème siècle

de Saint-Jacques. Cette porte fortifiée servait au logement des troupes de passage. Elle comportait un logement pour le portier, des chambres basses, 3 chambres hautes et un grenier, et un logement pour la consigne militaire composé de quatre chambres et une cour (1795-1805).

A l'endroit où la route sortait du bastion, il y avait un pont en bois, remplacé par un pont en pierre en 1702.

Au début du 18ème siècle, la porte s'ouvrait à 3,30 heures du matin et fermait à 21 heures pendant la bonne saison, et de 6 heures du matin à 17 heures en hiver. Une cloche spéciale appelée Poortklock, sonnait à temps pour permettre aux retardataires de rentrer ou sortir.

En 1856 le conseil communal supprima la cloche de retraite.

En 1812 l'endroit était très fréquenté, de nombreux débits de boisson le prouvent: petit cabaret à l'hermitage, cabaret de la maison blanche, cabaret à la petite campagne.

Sous le régime hollandais en 1827 on construisit sur l'emplacement désigné aujourd'hui encore sous le nom de Porte de Schaerbeek, une nouvelle entrée composée d'une grille et de deux «aubettes» carrées.

Ces aubettes servirent jusqu'en 1860 à la perception de l'octroi et furent les premières défenses de la ville de Bruxelles contre l'armée envoyée par le Roi des Pays-Bas.

En 1830, ce fut grâce à quelques combattants retranchés dans la rue Royale et la Porte de Schaerbeek (et n'oublions pas la belle défense des Volontaires Liégeois retranchés dans le bâtiment de l'Observatoire) que la défense put être organisée Place Royale.

Deux faits divers: en 1683 le portier de la Porte de Schaerbeek qui était aussi tondeur de draps, voulut mettre en pratique un métier qu'il avait inventé et au moyen duquel un enfant pouvait faire l'ouvrage de quatre ouvriers. Les ouvriers le prirent mal, une émeute éclata et la machine fut saccagée. (1)

L'autre fait divers: un article de journal «Le Soir» rappelle qu'en 1899 de nombreuses plaintes arrivent au sujet de la ligne de tramway à chevaux, qui faisait le service de la Porte de Schaerbeek à la Porte de Ninove, à cause des mauvais traitements dont les chevaux étaient l'objet dans la partie située entre la Porte de Schaerbeek et la rue du Marais. La déclivité était de plus ou moins 20 mètres.

En 1876 un urinoir public fut installé à l'angle de la rue Galilée et de la rue Royale, malgré une forte opposition du clergé.

Et pour terminer ce chapitre, je dois prévenir les futurs entrepreneurs de travaux, que l'on n'a pas encore retrouvé les ossements du cimetière de la Collégiale Saint-Michel (Gudule), qui ont été enfouis lors de sa désaffectation dans un fossé à droite de l'ancienne Porte de Schaerbeek.

(1) Eug. BOCHAERT 1858 - Dictionnaire historique de Bruxelles



Plan de la Ville de Bruxelles au 17ème siècle  
Extrait de «Bruxelles à travers les âges» Louis HYMANS

## ORIGINE DES IMPASSES DU QUARTIER. MISERE DE SES HABITANTS

Quand la population de la ville s'accrut, les propriétaires de biens divers, tels qu'hôtels de maître, anciens couvents, qui possédaient des jardins, trouvèrent le moyen de gagner beaucoup d'argent en construisant des habitations modestes. Souvent elles se composaient de deux pièces, une en haut et une autre en bas; certaines maisons n'avaient que 24 à 29 m<sup>2</sup>. Il y en avait même de 13 à 18 m<sup>2</sup> et les plus réduites de 10 à 11 m<sup>2</sup>.

Des cités intérieures furent créées qui souvent rejoignaient une voie plus importante, en passant par une porte cochère ou un simple couloir. Ces lieux d'habitation s'appelaient allée, cul-de-sac, cour, ruelle, cité (en flamand, straatje, gat). Le nom d'impasse sera adopté par l'administration communale de Bruxelles en 1853.

Souvent l'intérieur était bien tenu, le mieux possible. Mais certains propriétaires laissaient leurs immeubles se détériorer. De plus, la malpropreté de certains locataires, en raison de leurs occupations d'élevage de poules, et lapins ou de dépôts divers et cela dans des espaces restreints, (certains ne recevaient pas un rayon de soleil directement) était manifeste. Bien entendu, il existait des impasses bien tenues. Les nouveau-nés étaient à la merci de toutes les maladies, varicelle, rou-



Rue Vésale (Photo A. C. L.)

geole, fièvre typhoïde et scarlatine causèrent de nombreuses victimes. En 1899 la moyenne de vie dans la population pauvre était de 18 ans et chez les gens aisés de Bruxelles centre, de 55 ans. (Dr Delbastee — 1899). En 1902 la mortalité fut très importante.

Malgré cela, cette population restait très attachée à son mode de vie, en raison de la proximité du gagne-pain quotidien, et aussi de cet esprit de cohésion, de grande famille, en dépit des animosités qui les séparaient un moment. Mais chez les Bruxellois, l'esprit de rancune est rare. Misère et joie étaient partagées.

Pour comprendre cette façon de vivre, il faut avoir vécu cette vie des impasses, celle d'une grande famille, ardente.

Les petits logis étaient occupés par une grande majorité de gens de petits métiers: musiciens de rue, joueurs d'orgue de barbarie, allumeurs de réverbères, balayeurs de rue, marchands des quatre saisons, ouvriers manutentionnaires, ramoneurs, chiffonniers, lagottiers, colporteurs, petits fonctionnaires, etc...

Chaque impasse était une sorte de petite république avec un esprit de corps et des habitudes qui les distinguaient des habitants des autres impasses. Souvent l'ouvrier du 19<sup>ème</sup> siècle, sans travail, à la recherche de nourriture, est à la merci du citoyen mieux loti, qui le mésestime et le soupçonne.

Dans le quartier Pacheco, l'imprimerie Guyot eut des problèmes sociaux importants. Le 26 mai 1851, quatre ouvriers furent condamnés à verser 40 F d'amende et dix-neuf autres à 20 F (en raison d'un départ chez un autre patron). Le Parquet veillait; il fit saisir le livre du procès-verbal de l'association des ouvriers, malgré un accord réalisé entre patrons et ouvriers. Ces derniers furent condamnés.

En 1843 la fabrique de tulle de la rue des Sables, employait 35 ouvriers et 30 ouvrières dont des filles de 8 à 12 ans.

La durée du travail variait entre 11 et 13 heures par jour. Les enfants travaillaient la même quantité d'heures que les adultes sauf dans certaines branches très dures 8 à 9 heures par jour.

C'était la misère de la classe ouvrière. Le peuple ne songeait pas à vivre heureux; il ne songeait qu'à vivre.

Les loyers étaient chers et les denrées nécessaires à l'existence hors de portée. Tout cela entraîna la démoralisation suivie d'ivrognerie qui représentait une échappatoire pour certains. En 1836 on avait consommé à Bruxelles 362 litres de bière par habitant. (1)

Bien entendu cette misère profonde contribuait à l'enrichissement d'une partie de patrons peu scrupuleux. Pas de contrôle (pas de syndicat). Mais bientôt des voix allaient s'élever contre cet esclavage déguisé.

Pour compléter la large fresque des habitants des bas-fonds que j'ai tenté de décrire, je devais évoquer le type humain qui l'animait. Ces

(1) Revue de Bruxelles — Société des Beaux-Arts — Avril 1881

habitants avaient des traits permanents caractéristiques des Bruxellois. L'esprit traditionnel bruxellois de cette population frondeuse n'est pas compris des étrangers.

### Rue DE LA POMPE

Petite rue construite en 1825, elle reliait la rue Royale et la rue de Schaerbeek.

C'était l'ancien chemin qui longeait intérieurement la deuxième enceinte de la ville.

Une grande pompe (17ème siècle) était placée dans cette rue, d'où son nom. Pour la petite histoire, en 1695, lors d'un bombardement, le gardien de la porte de Schaerbeek fut tué devant la pompe.

Qui se souvient du «Palais du cigare» au coin de la rue de la Pompe et de la rue de Schaerbeek, qui pendant très longtemps eut le monopole d'une firme hollandaise spécialisée dans le cigare.

N'oublions pas l'entrée d'une grande salle des fêtes au n° 3, le Royal qui avait succédé vers 1890 à un caté - guinguette créé en 1830 «Het Mettekouwke» (le petit singe) ou «le Marticot» en vieux français.

Combien de couples ont dansé sur cette piste entre les deux guerres, tous les samedis et dimanches au son de la musique d'un grand orchestre.

La grande piste ne suffisait pas, on dansait sur des petites pistes secondaires. La guerre et l'exode des habitants du quartier amena son déclin. Le rue de la Pompe avait aussi une impasse au n° 7 (Saint-Marc); elle disparut en 1866. Maintenant la haute tour de la cité administrative a fait disparaître la rue de la Pompe. (1)

### Rue VESALE

Elle commençait à la rue de Schaerbeek face au n° 66 et montait et traversait la rue Royale actuelle, jusqu'à la rue Notre-Dame aux Neiges.

Au 15ème siècle elle se nommait rue du Chêne (Eycstrate).

Elle fut appelée aussi «Kriekbeye» ou au Créquillon, puis rue des Epingles, Spellekensstraet, en raison de l'absurde traduction populaire du surnom du prévôt Jean Grouwels, homme du Duc d'Albe, qui demeurait dans cette rue.

Selon la croyance populaire, ce personnage crevait les yeux des hérétiques.

(1) Les rues anciennes de Bruxelles, Jean d'Onis

Ce sinistre homme de paille fut pendu sur la Grand-Place de Bruxelles en 1570 sans que son maître, le Duc d'Albe, ne leva le petit doigt pour le sauver. Sa demeure «Spellekens huy» sera occupée par des dominicains anglais en 1700, qui venaient de la rue des Sables.

En 1852, la rue devint rue Vésale et rappelle le célèbre anatomiste André Vésale, premier médecin de Charles-Quint; il mourut épuisé sur la côte méditerranéenne, le bateau le ramenant de Jérusalem ayant coulé. (l'Inquisition l'avait condamné à un pèlerinage).

La rue eut plus eurs impasses: L'impasse «des Clous» créée en 1850, disparue avant 1900.

L'impasse «de la Taupe» au n° 27 qui avait disparu lors du recensement organisé par la ville.

La plus importante était l'impasse «de la Betterave», vieille et pauvre qui alignait une trentaine de petites maisons.

Au 18ème siècle elle s'appelait «Biestestrotje» (le cul-de sac des animaux) ou ruelle «des Irlandais» (Jerche-straetje). En 1798 l'administration française chargea un traducteur de la refonte de l'onomastique bruxelloise. Il confondit brest (bête) avec biet (betterave).



La marchande de moules en août 1953

## CITE ADMINISTRATIVE DE L'ETAT (1)

La création de cette grande œuvre fut annoncée aux Chambres en 1954 par M. ACHILLE VAN ACKER, premier ministre.

Elle devait permettre d'améliorer le rendement des divers ministères et faire l'économie des loyers versés à fond perdu jusque là (60 millions de francs en 1950).

L'ensemble de tous les bâtiments s'étend dans le sens de la longueur entre le Bd Botanique et la rue Montagne de l'Oratoire, et dans le sens de la largeur, entre le Bd Pachéco et la rue Royale.

Le 21 avril 1958, Sa Majesté le Roi posait la première pierre de la Cité Administrative de l'Etat.

Les discours des ministres furent plusieurs fois hués par les habitants chassés de leur maison.

Avant les expropriations 690 ménages y logeaient encore.

Actuellement, en cumulant tous les étages implantés dans les divers immeubles la surface est de 400.000 m<sup>2</sup>.

La surface totale du terrain est de 6 ha.41 (2).

La volonté politique de Monsieur ACHILLE VAN ACKER a été faussée par la politique actuelle de nos gouvernements.

La «Cité» s'inscrit désormais dans le paysage du Bruxelles contemporain... même si sa réalisation a été marquée par cette impatience et cette passion qui entourent les grandes œuvres conçues dans l'enthousiasme de ses créateurs (3).



Coup d'œil sur la cité administrative (Photo M. Schouppe)

(1) La Cité Administrative, brochure éditée par le Bureau des Architectes de la Cité Administrative sous la direction de M. G. Lemaire - Directeur, avec la collaboration de M. Giron, Lambrecht, Roquier et Van Kayck.  
(2) Plus de détails - M. J. F. WILGERS architecte en chef.  
(3) Janvier 1979 - Robert Schouten.

## Rue ROYALE

Il y a quelques années, c'était une rue financière, commerçante, aristocrate, mais c'était surtout une rue royale, car son rôle principal était de relier deux demeures royales: le Palais du Roi, place des Palais et le Palais Royal à Laeken.

La rue Royale eut beaucoup de noms. Les républicains français le changèrent en celui de «rue de la Liberté».



Panorama de Bruxelles de la Colonne du Congrès. *Handwritten text above the photo: "Ainsi, dans l'histoire de Bruxelles, que ce soit par son rôle de capitale, ou dans les cas de l'indépendance, qui elle fut toujours une place forte, elle a été, pour son rôle de capitale de Bruxelles, une place forte; pour Bruxelles qui elle est une capitale à Bruxelles."*

Panorama depuis la Colonne du Congrès, carte postale de 1902

Pour plaire à l'Empereur Napoléon, elle devint «rue Impériale».

Pendant une partie de la première moitié du siècle dernier, la longue rue de la Place Royale à l'Eglise Sainte-Marie, eut trois noms: la rue Royale Ancienne (jusqu'à la place de Louvain), la rue Royale Nouvelle (entre la place de Louvain et la Porte de Schaerbeek) et la rue Royale Extérieure (jusqu'à l'Eglise Sainte-Marie). Les trois communes de Bruxelles, Saint-Josse et Schaerbeek, se mirent d'accord sur un nom, la rue Royale.

La rue Royale Ancienne avait d'un côté le Parc de Bruxelles, de l'autre un panorama de la ville basse, situation idéale pour les gens aisés qui ne manquèrent pas d'aller s'y installer. Et les habitants de ces maisons regardaient ceux des bas fonds, qui supportaient leur sort «avec philosophie», sans doute parce que depuis des générations l'accoutumance s'était faite à la misère. (1)

(1) Hebdomadaire illustré A2 21 mai 1933 n° 8

Les habitants des bas-fonds évitèrent cette grande artère nouvelle; ils n'y étaient pas à l'aise. D'autant que l'on avait démoli l'escalier de bois qui reliait les quartiers haut et bas.

Le percement de la rue et le bouleversement de ce quartier chassèrent tous les habitants de Notre-Dame-aux-Neiges.

Ce fut un drame. Rogier, ministre de l'Intérieur à cette époque, appela ce quartier, une espèce de lèpre.

Actuellement cette rue est devenue banale; il reste le passage rapide de divers véhicules et la présence occasionnelle des chefs d'Etat du monde entier qui ne manquent jamais de rendre hommage au «Soldat inconnu», à la Colonne du Congrès, lors de leur passage à Bruxelles.

Heureusement le comité de la Flamme sous la direction du Commandant e.r. Conreur (1993) est toujours prêt à accueillir les associations patriotiques qui, régulièrement, réallument la flamme en souvenir de tous ceux qui, depuis 1830, ont donné leur vie pour une Belgique libre et meilleure

Pour la petite histoire, une parmi d'autres: pendant la Grande Guerre 1914-1918, le 2 août 1917, une charrette à bras avec des soldats allemands, a circulé dans toute la rue et a arraché les clenches et garnitures de cuivre des portes d'entrée de toutes les belles demeures, c'était une confiscation des cuivres. (2)



Carré rue Royale rue de l'Enseignement au siècle dernier

© Citoyens rue d'Enseignement 1917



La même rue Royale et la Colonne du Congrès (Photo A.C.L.)

## LA COLONNE DU CONGRES ET DE LA CONSTITUTION

La construction de ce monument a été décidée par un arrêté en date du 24 septembre 1849. Le 25 septembre 1850, Léopold I posa la première pierre et il fut inauguré neuf ans plus tard.

Suite à un concours ouvert, Monsieur Joseph Poelaert fut désigné comme architecte.

Lors de la transformation de la place, on creusa d'énormes réservoirs d'eau ravitaillés par le ruisseau coulant de Etterbeek, le Broube-laer; suite à la pollution (tiens déjà), c'est l'eau de la vallée du Haie qui alimenta cette réserve.

Il paraît qu'il existe encore un réservoir de 10 000 m<sup>3</sup> sous la partie gauche de la place

Parmi d'autres projets pour l'emplacement de ce monument, il fut proposé de le construire face à l'église Saint-Joseph, Square Frère Orban.

Le terrain prévu rue Royale appartenait à l'administration des hospices, la ville en acquit l'étendue indispensable et l'offrit

La colonne retrace l'histoire de la Belgique, époque 1830 et 1831.

Les deux lions majestueux qui gardent l'entrée et une des quatre statues de 3,60 mètres de haut «La liberté des Cultes» sont l'œuvre de Monsieur Eugène Simonis.

Deux autres statues, «Les libertés de la Presse» et «de l'Enseignement» ont été faites par Joseph Geels à Bruxelles

La quatrième «La liberté d'Association» est due au talent de monsieur Fraikin.

La statue de notre 1<sup>er</sup> Roi Léopold, d'une hauteur de 4,70 mètres, est l'œuvre de Monsieur Guillaume Geefs et a été exécutée à la fonderie Royale de Liège.

Notre 1<sup>er</sup> Roi était contre le projet d'y mettre une statue à son effigie.

Grâce à un nombre considérable d'artistes de haut talent, la Belgique a un monument qui rappelle le Congrès et son œuvre.

Les ornements, telles que la balustrade aux chimères aux ailes déployées, ont été dessinés avec goût et intelligence par Monsieur Louis Melot. Les 9 provinces représentées par 9 jeunes femmes formant guirlande autour du fût de la colonne sont l'œuvre de M.E. Simonis.

La porte, faite de deux panneaux de bronze, a été coulée à Bruxelles, dans les ateliers de Monsieur Vandenbranden.

Et ce monument fut réalisé grâce à une souscription nationale, qui rapporta plus de 176.000,-FrB.

Les Chambres allouèrent aussi un crédit annuel (1).

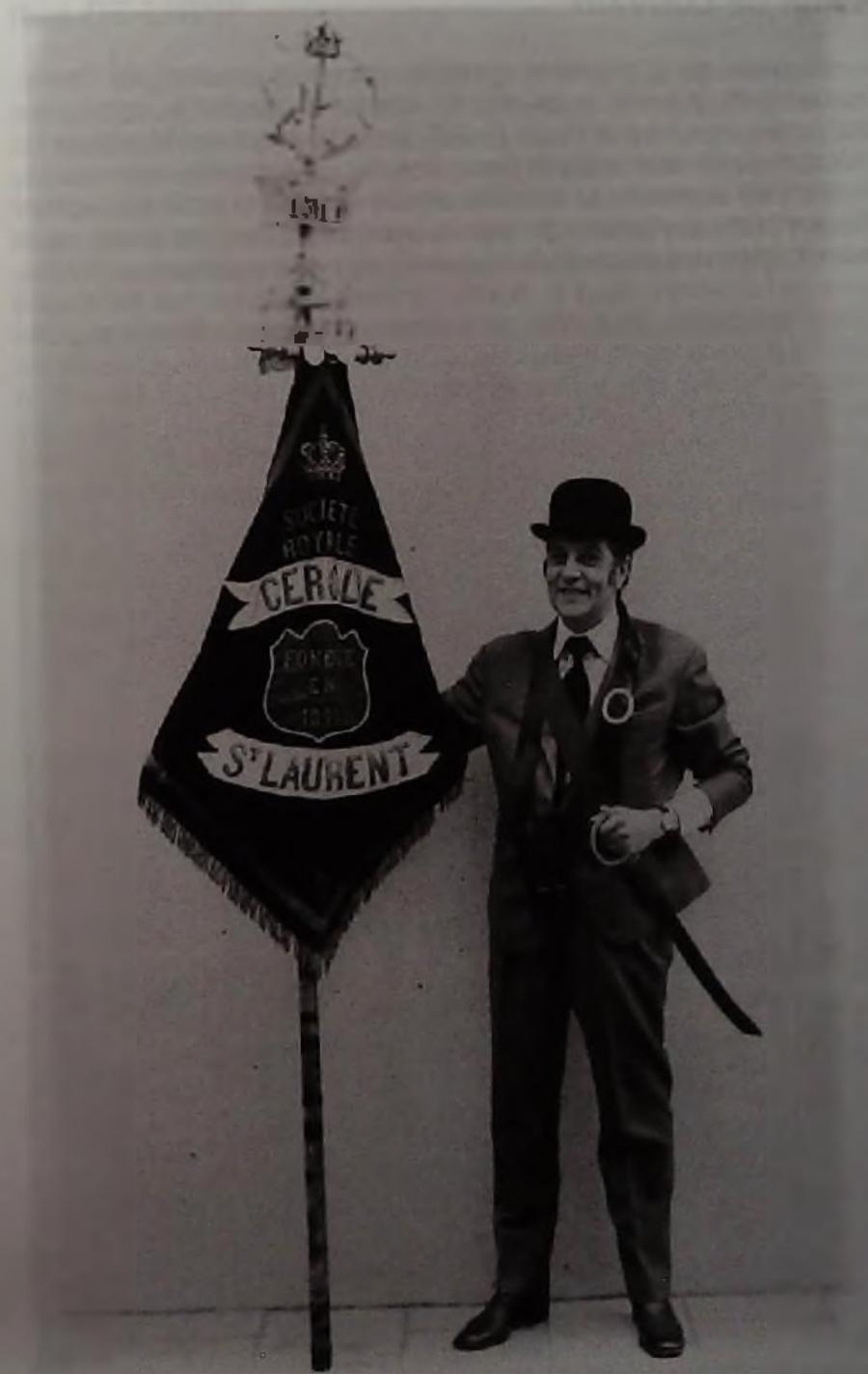
L'embellissement de la future Place du Congrès est dû à l'architecte Monsieur Cluysenaar (2).

La Colonne du Congrès a quarante-six mètres de haut, trois mètres de plus que la Colonne Trajane à Rome. (3)



Autre aspect de la Colonne du Congrès (Photo M. Schouppe)

(1) Congrès et la Constitution Bruxelles T. de 1830 et de 1848 Van Straggenhemd (1878)  
 (2) Description de la Colonne de la Constitution et du Congrès Bruxelles Christophe et Cie, Editeur  
 (3) La Colonne du Congrès à Bruxelles. Historique & description du Monument, par Félix Stappere (1890)



Le sauveur du Meyboom

## PLACE DE LOUVAIN

Le glacis de la première enceinte, depuis le couvent de Sainte-Elisabeth jusqu'à la rue de Louvain, fut affecté, au marché au bétail (vers 1300) et au marché aux Porcs (1403). Dans diverses ordonnances on le dénomme en latin: «forum pecorum» ou en flamand «veermerct».

En 1563 ce marché fut transféré près de Jéricho et l'endroit fut appelé «Vieux marché aux bêtes» pendant deux siècles. Ensuite la partie supérieure du glacis devint place de Louvain et sa partie inférieure «rue Montagne de l'Oratoire». Sous le régime français elle devint «rue Montagne de la Philosophie». Tout près, se trouvait au XIV<sup>ème</sup> siècle une petite vallée aux poissons ('t Vissendael). On y trouvait plusieurs auberges renommées telles que le Petit Porc ('t Swynken), l'Epée ('t Sweert), le Bois ('t Wout) (1478). Le métier des peintres y posséda une maison dite «le Loup», une autre portait le nom de «Petit Château», ('t Steenken) (1432). De la place de Louvain partait une longue impasse qui se perdait dans les champs.

Elle est citée dans le livre censal en 1681 (Archives Sainte-Gudule) sous le nom de «Sleutelstraetken», (ruelle de la clef). Elle fut aussi nommée «Weversstraetken», (ruelle des Tisserands) puis devint «ruelle de Sainte-Gudule»; elle fut ensuite nommée «l'impasse Sainte-Croix».

Au 20<sup>ème</sup> siècle, le journal le «Soir» par son extension fit disparaître cette impasse.



Place de Louvain (Photo A.C.L.)

## Rue DE LIGNE

A l'origine cette rue commençait rue du Bois Sauvage et rue Neuve Sainte-Gudule, actuellement rue de la Banque. Une grande partie était occupé par l'Hôtel du maître des postes, au n° 6; ce fut un certain Lefèvre qui y fit construire une messagerie de poste aux chevaux (1516).

La rue finissait au carrefour de la rue de la Montagne de l'Oratoire et de place de Louvain, en face de la propriété qu'occupait l'hôtel du prince Charles-Joseph de ligne, feldmaréchal d'Autriche et grand écrivain.



Quartier rue de Ligne et rue de la Dénrée (Photo A.C.L.)

Le jardin de cette propriété fut morcelé sous l'occupation française. Et en 1850 la rue fut percée et devint la rue que nous connaissons actuellement, jusqu'à la place du Congrès.

Dans le quartier, les Dames de Marie dont les bâtiments étaient au coin de la rue de Ligne et de la rue Montagne de l'Oratoire, enseignaient aux jeunes filles les degrés moyen et normal. A proximité se situait le commissariat du quartier, la 4<sup>ème</sup> division (Police) qui avait une clientèle très remuante, des ivrognes et des querelleurs, (reuze-moekers) du quartier des bas-fonds (JC).

La rue était parcourue par les trams 63-67-76- et 77. Pendant la guerre en 1941-42, il y avait au n° 5 «Pro Juventute» pour les colonies de vacances et les écoles de plein air, et au n° 28 l'Institut Saint-Michel pensionnat pour jeunes filles.

## Rue DU BOIS SAUVAGE

La rue aujourd'hui nommée du Bois Sauvage, à côté de la cathédrale, était appelée au 17<sup>ème</sup> siècle «Ways ou De Way ou de Wayer Strate» dans les livres censaux de 1668 et 1681. Ce nom (qui peut être celui d'un particulier) fut traduit en français par Eventail (Waaier en néerlandais), mais au 18<sup>ème</sup> siècle on a préféré le nom de Wilde Wouter (Walter ou Gautier le Sauvage). En 1811, le Conseil rendit le nom d'Eventail



La maison du Doyen rue du Bois Sauvage (Photo Dewanchel)

à la partie de la rue longeant le côté nord de l'église, tandis que derrière, entre la rue de Ligne et le Treurenberg, on garda l'appellation de Bois-Sauvage. Vers 1840 ce dernier nom prévalut pour les deux rues. Soulignons que jadis la rue de l'Eventail était en partie bordée de petites maisons adossées à l'église (comme on peut encore en voir contre l'église Saint-Nicolas, Petite rue au Beurre et rue de Tabora). Ces maisons furent démolies en 1805. On trouva dans leurs fondations de nombreuses dalles de l'ancien cimetière entourant la grande église. (1)

En face de la Banque, il y avait un petit élang que la ville fit combler pour y construire un puits en 1485.

En 1844 la ville édifiera un hospice pour enfants trouvés et abandonnés, c'était à l'emplacement actuel de l'Hôtel du Gouverneur de la Banque Nationale.

L'Hospice a aussi abrité les petits chantres de Sainte-Gudule (les bons enfants) et à une autre époque a servi d'abri pour vieilles femmes.



Dans le jardin de la maison du Doyen

Sous la domination française l'article 3 du décret impérial du 19 janvier 1811 obligea l'installation d'un «tour» dans toutes les institutions qui s'occupaient d'enfants abandonnés. Ce n'était pas une invention française, mais italienne qui existait depuis le XV<sup>ème</sup> siècle. Dans un mur, était installé un «tour» (appelé tournoir), dans lequel on plaçait le bébé qu'on voulait abandonner.

Quel était le sort des enfants abandonnés ou trouvés au X<sup>ème</sup> siècle? Dans de nombreux sanctuaires on plaçait un berceau dans lequel

(1) Jean d'Orta, Les rues de Bruxelles de Bruxelles

on pouvait laisser le bébé qui ensuite était confié à des institutions charitables de la ville.

A Uccle et en d'autres endroits, on «adjudgeait» un enfant sur le parvis de l'église: le ménage qui exigeait le moins pour l'élever avait le poupon.

Des gosses furent abandonnés près des bois; d'autres bébés furent déposés auprès des chapelles. Les instituts qui accueillaient ces gosses devaient leur donner un nom; c'était souvent celui de l'endroit où on l'abandonnait, ce qui facilitait l'affaire.

Ces refuges pour enfants étaient dirigés par des «maîtres des enfants trouvés» (meesters der vondelingen).

Les enfants étaient habillés aux couleurs de la ville, jupes et pantalons rouges et vestes vertes. Au XVIII<sup>e</sup> siècle on supprima les maîtres.

Il exista même un commerce de bébés entre Bruxelles et Paris.

Ils étaient vendus au prix de 24 florins. Beaucoup mouraient en route, car été comme hiver, ils étaient transportés dans des hottes à dos d'âne. Les coupables ne furent pas punis. L'avenir de ces enfants était tout tracé; quelques-uns furent élevés dans des familles ou placés dans des fermes. Mais en général, les garçons devenaient «enfants de la patrie».

En quittant l'enfance, ils recevaient une éducation de soldat. Les fil-



MAITRES DES ENFANTS TROUVÉS procédant à une distribution de vivres et de vêtements en l'église des SS. Michel et Gudule (Tableau attribué à Ph. de Champagne. Hôtel de ville de Bruxelles)

les, pour la plupart, étaient envoyées dans les manufactures ou fabriques de l'Etat. (2)

A Mons, le tour resta jusqu'en 1852 à Bruxelles, celui de la rue du Bois Sauvage fut placé rue Pacheco, ensuite il disparut lors de la destruction du quartier Pacheco.

La rue fut très commerçante quand les vieilles demeures bourgeoises furent abandonnées par leurs propriétaires. Il y avait Afchai qui vendait des dentelles d'Alençon, de Bruxelles, de Malines et aussi des mouselines de laine et de soie; Schneider au n° 17 fabriquait des sonneries électriques, des téléphones, des piles, des microphones et des paratonnerres.

Au n° 6-7 le Tigre Indien exposait et vendait des cols d'hermine, des tours de cou en loutre, des manteaux d'astrakan, des étoles de chèvres de Mongolie.

En 1909 on vit apparaître les premiers tramways électriques dans le quartier.

Entre la rue du Bois-Sauvage et la rue de Berlaymont, un passage pour piétons avec un escalier très raide conduisait à la collégiale sous l'appellation «Trappekens». (3)

A l'arrière de la collégiale Sainte-Gudule, il reste encore des vestiges du XI<sup>e</sup> siècle, une tour et un bout de muraille qu'on ne visite pas. Ce quartier est à surveiller, car cet îlot subira des transformations, il est à espérer que cette tour n'aura pas le sort des autres vestiges disparus en 1988.

Rappelons l'œuvre de la Banque Nationale qui pendant la guerre de 14-18 recueillait dans une salle chauffée, les indigents du quartier qui recevaient un bol de soupe chaude; certains jours, elle accueillait plus de 800 solliciteurs; elle participa financièrement aux œuvres bienfaitantes pour les nécessiteux du quartier.

## Rue MONTAGNE DE SION

Avant la construction de la jonction, cette rue était située entre les carrefours de la rue Montagne des Oratoires et de la rue des Sables, partie actuellement disparue.

Cette rue avait une impasse: «les Radis»; qui devint l'impasse «des Fraises» en 1851. Elle était parallèle à la rue Tilly toute proche et se terminait à 50 mètres de la rue des Denrées. Il y avait 8 maisons sans étage. Pendant la période française, la rue Montagne de Sion devint la rue Montagne de la Gloire.

Il subsiste de cette rue un petit tronçon inhabité, dans l'axe de la rue de la Banque, entre le bas de la rue Montagne de l'Oratoire et le boulevard Pacheco.

(2) Robert Van den Haere. La Patrie illustrée du 10 août 1958.  
(3) Archives de Sainte-Gudule. Charles A 1471.

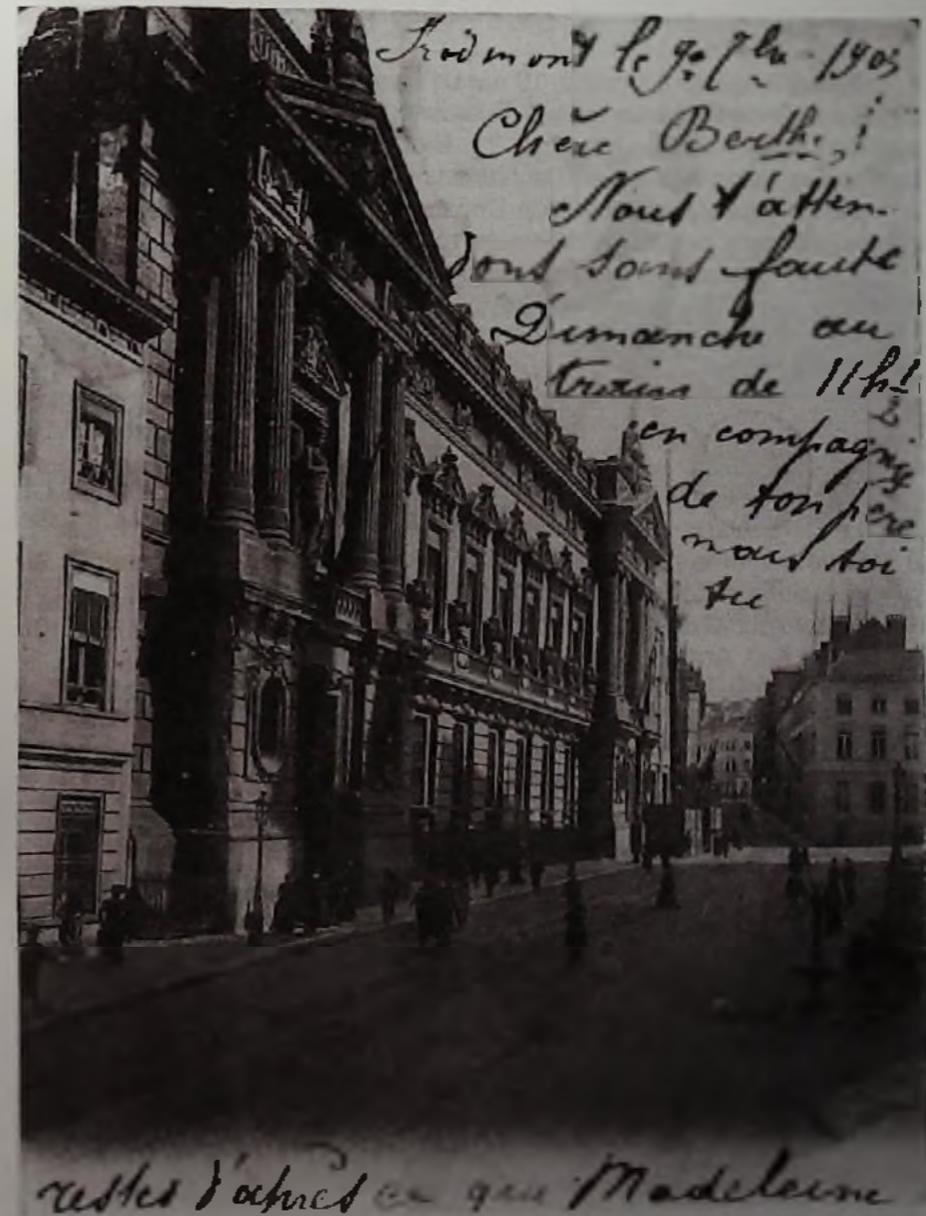
### COLLEGIALE SAINT-MICHEL

La richesse historique et la vie spirituelle de ce centre religieux sont trop importantes pour pouvoir les inclure dans ce livre

Rappelons que la vie spirituelle du quartier des «Bas-Fonds» était dirigée par le Collège Sainte-Gudule, qu'un autel de Saint-Laurent avait sa place dans la collégiale, qu'un tableau peint par Rubens représentant le martyr de St-Laurent, fut présent pendant des années. Il fut remplacé par un tableau de Janssen sur le même sujet.



Encre de Chine représentant le quartier Sainte Gudule



Rue du Bois Sauvage, la Banque Nationale

### LA BANQUE NATIONALE

Elle était à l'étroit dans un hôtel de la rue du Moniteur, aussi elle déménagea dans le quartier situé entre la rue du Bois Sauvage, la rue Berlaymont et la rue de la Banque.

L'installation rue Berlaymont fut modeste, une seule maison.

Petit à petit elle parvint à grignoter le bloc dans lequel elle était encastrée.

Elle acheta une propriété, 19 rue de Berlaymont dont le terrain appartenait aux Bénédictines anglaises. Toujours dans la même rue un an après, elle acquit les maisons n° 17 et 21. Bientôt toute cette rue appartient à la Banque Nationale, après l'achat des immeubles n° 23 et 25 (1873).

Au n° 25 il y avait la famille Dansaert qui donna à la Belgique plusieurs hommes politiques de haute réputation.

La banque devint propriétaire de deux maisons rue Neuve Sainte-Gudule, anciennes propriétés de la Comtesse de Tour et Taxis.

En 1873 l'ensemble des acquisitions permit à l'architecte Beyaert de faire un projet, suivi d'un autre. Les travaux commencèrent avec la collaboration de l'architecte Wynand Janssen. Des adjudications eurent lieu, puis furent annulées. Le travail de Beyaert ne fut pas facile. Entretemps, les héritiers vendirent à la Banque les biens de Madame Henriette Ghémar en 1899.

La particularité des nouvelles constructions fut la tour de Beyaert: à l'intérieur tournait un escalier à noyau à jour dont les arcades et les piliers étaient traités en style Louis XVI.

Avant l'achat de tous ces biens, il y avait dans cette rue une auberge au n° 2 «Aux Armes du prince de Ligne», (fin du 18ème siècle).

La nouvelle réalisation de la Banque fit disparaître les créations de l'architecte Beyaert, du côté du Boulevard Berlaymont.

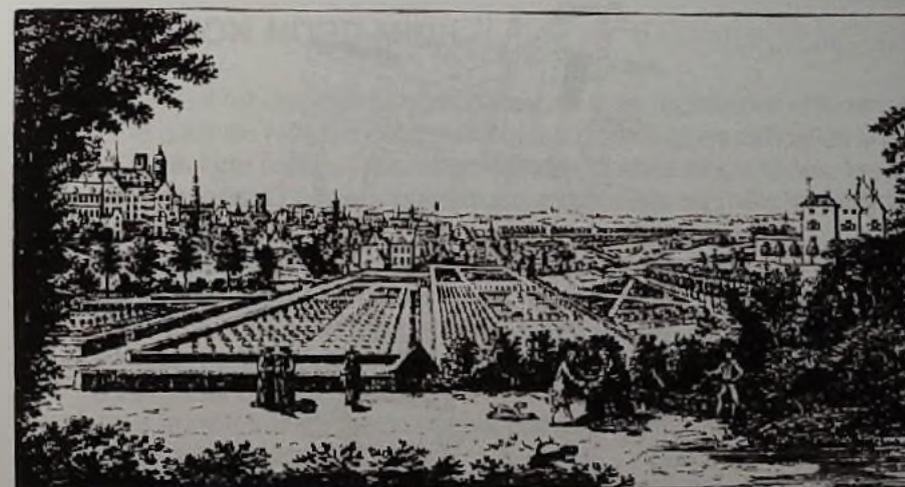
## Rue MONTAGNE DE L'ORATOIRE

Elle est située entre la Place de Louvain et le carrefour formé par la rue Montagne de Sion et Courte rue Neuve et faisait face à la rue Montagne Sainte-Elisabeth.

Les prêtres de la Congrégation de l'Oratoire de Notre-Seigneur



Le jardin de l'Oratoire



Gravure représentant le Jardin de l'Oratoire avec la Meyboom (extrait de «BXL à travers les âges» Louis HYMANS p. 389)

avaient occupé dans la Courte rue neuve, une maison dite «le refuge de Laeken».

Ces prêtres étaient nommés par le Cardinal de Berulle et appelés par l'Archevêque de Malines Jacques Boone qui voulait opposer leur enseignement à celui des Jésuites.

Les Oratoriens achetèrent en 1665, 5 petites maisons rue des Cailles et un jardin, puis une autre maison située au marché aux bestiaux, (Place de Louvain).

Sur l'emplacement de cette maison ils firent édifier leur couvent (1662).

Au fil des années, un magnifique jardin s'étendait jusqu'à la rue des Épingles (Mésale). Le couvent des Oratoriens fut supprimé en 1796 et une partie fut vendue pour devenir l'hospice des Orphelins et Orphelines en 1802.

Quatre ans plus tard, les garçons partirent et furent placés à la campagne. Les filles restèrent puis partirent à leur tour en 1845 dans l'ancien couvent des Bogards, rue du Midi.

Ces bâtiments servirent successivement d'hôpital militaire et de caserne. Avant la construction du nouveau quartier, ce terrain abandonné où il ne restait que des ruines, fit encore parler de lui; un pan de mur écrasa plusieurs enfants. De cette ancienne rue, il ne reste rien. Qui se souvient du café de la Banque démoli en 1979 et qui possédait un «guichet» où les clients venaient acheter de la bière sans entrer dans le café? C'est dans cette rue que le policier de la ville de Bruxelles, Albert De Leener, fut abattu pendant son service à l'âge de trente ans, dans la nuit du jeudi 24 février 1966.

Son corps fut retrouvé enfoui dans le sable dans les dunes de Blankenberghe.



Itinéraire de la Jonction Nord-Midi

## LA JONCTION NORD-MIDI

En 1903, il fut décidé de construire une voie rapide par chemin de fer entre la gare du Nord et celle du Midi. La guerre et les difficultés financières qui suivirent firent suspendre pour de nombreuses années, les travaux commencés. D'après polémiques auxquelles se mêla la politique elle-même, surgirent.

Les Bruxellois étaient mécontents en raison des expropriations.

Des quartiers entiers disparurent, le plus atteint fut le quartier des «bas-fondistes», rue Pacheco, rue de Schaerbeek, rue Orsendale, rue Tilly, rue Mont du Lion.

Les travaux débutèrent en 1911 par le Sud. La liaison était souterraine dans le quartier Pacheco et cela provoqua des difficultés en raison du trafic important à cet endroit.

Etant donné les moyens techniques de l'époque, une tranchée de 35 à 60 m de largeur et de 8 à 18 m de profondeur fut creusée.

La guerre de 1940 interrompit pour la seconde fois les travaux.

L'armée allemande, paraît-il, essaya de continuer les travaux, en raison de l'importance de cette voie stratégique.

En 1946 les travaux reprirent et des millions de mètres cubes de terre durent être enlevés. A cause des moyens mécaniques employés, peu de vestiges du passé furent sauvés : une plaque de plomb de cercueil, quelques boulets, une dague et des pièces d'argent (KAUCH P. notes 55 et 56).

Les travaux souterrains furent terminés en 1952 et le revêtement des voies quatre ans plus tard. Les installations techniques ne furent agrées qu'en 1959.

En raison des nombreuses années de travaux, des arrêts et du manque de crédit (comme toujours), toutes les poutrelles en fer et la jonction ont dû être remplacées, car elles étaient profondément rouillées.

Une station «Halle Congrès» œuvre de l'architecte Maxime Brunfaut, fut achevée en 1953, les sculptures plus tard par Joseph Cantier. Il est regrettable que cette station n'ait pas eu une appellation qui aurait rappelé l'ancien quartier. Non seulement on a fait disparaître le quartier et dispersé ses habitants, mais on veut oublier le passé.

Toutes les données techniques ont été prises dans l'article de Monsieur O. Petitjean, paru dans la revue du Touring Club de Belgique du 15 juillet 1936, n° 14, et dans l'Histoire du Quartier Pacheco Botanique à Bruxelles édité par le Crédit Communal de Belgique (n° 95, 1971).

## Rue BERLAIMONT

Au 13<sup>ème</sup> siècle c'était une simple impasse dont l'entrée était située au coin de la rue d'Assaut, face à la rue de la Montagne.

D'autres noms lui furent donnés, dont «Cul-de-sac» des Dames anglaises, ou «des Dominicaines anglaises», ou «L'impasse de Berlaimont», sous la domination française elle devint «Cul-de-sac de l'Education».



Emplacement du Monastère de Berlaymont au XVII<sup>ème</sup> siècle.  
Extrait de «Berlaymont» par J. SCHYRGENS

L'autre extrémité de l'impasse butait contre les fortifications.

En 1599 un couvent abrita des Bénédictines anglaises qui avaient fui l'Angleterre (protestante). Elles avaient acheté les bâtiments à la famille de Longin. Le Pape Clément VIII a confirmé les règles pratiquées par ces sœurs.

La première Abbesse fut Marie Berkeley, (le 14 novembre 1599). Les religieuses jouissaient du droit de nommer leur abbesse. Le couvent fut supprimé en 1796; le tout fut abattu et l'on perça sur le terrain une voie.

L'impasse et la rue nouvellement tracées devinrent la rue Berlaymont avec une ouverture dans la rue Montagne Sainte-Elisabeth, au n° 25-27.

La communauté anglaise ne fut jamais florissante ni prospère.

Les sœurs quittèrent la Belgique en 1794 et retournèrent en Angleterre en raison de l'arrivée des armées françaises. L'abbesse resta, étant donné son grand âge. Après la démolition du couvent, une manufacture de papier s'y établit.

Un deuxième couvent avait son entrée dans l'impasse «Etengat»: Le couvent de Berlaymont.

En 1625, la Comtesse Florent de Berlaymont, née Marguerite de Lalaing voulut créer une école pour jeunes filles; elle fonda à ses dépens un couvent où des religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin enseignaient à des jeunes filles nobles. Les filles étaient toutes vêtues d'une robe uniforme mais élégante. Le couvent fut approuvé par une Bulle du Pape Urbain VIII.

Le couvent reçut de la fondatrice les terres de Montigni, près de Douai, ainsi que d'autres biens. La première prévôte fut Dame Marie de Duras et la seconde Dame Claire-Isabelle de Lalaing, nièce de la fondatrice.

La renommée du couvent école de Berlaymont était célèbre pour l'éducation qu'on y donnait aux jeunes filles.

L'église du dit couvent était la seule à Bruxelles où des religieuses exécutaient les dimanches un salut en musique.

L'église possédait plusieurs tableaux dont deux de Rombaut (P.J. Bruxelles 1819). Le couvent fut supprimé à la même époque que celui des sœurs anglaises, dont il n'était séparé que par l'enceinte de la ville.

Les bains de Sieur Lewette s'installèrent dans le jardin du couvent.

Les dames de Berlaymont se retirèrent d'abord à l'hôtel Salazar, rue des Sols, s'établirent ensuite rue du Manège pour se fixer enfin au château d'Argenteuil.

Entre les deux guerres «l'Echo de la Bourse» et «Le Pourquoi Pas?» avaient leur siège dans la rue Berlaymont.

Au n° 2, Deridder frères fabriquaient des appareils «pour combattre la surdité». La Banque Nationale a une entrée au n° 5.

Au n° 15, «les couques et gozettes très réputées» de la boulangerie Hoebrecht fournissaient la Reine dans les années 1880.

Le service des Bâtiments de l'Etat était installé au n° 18.

Au n° 30, Madame Lismond vendait des robes à la mode de Paris.

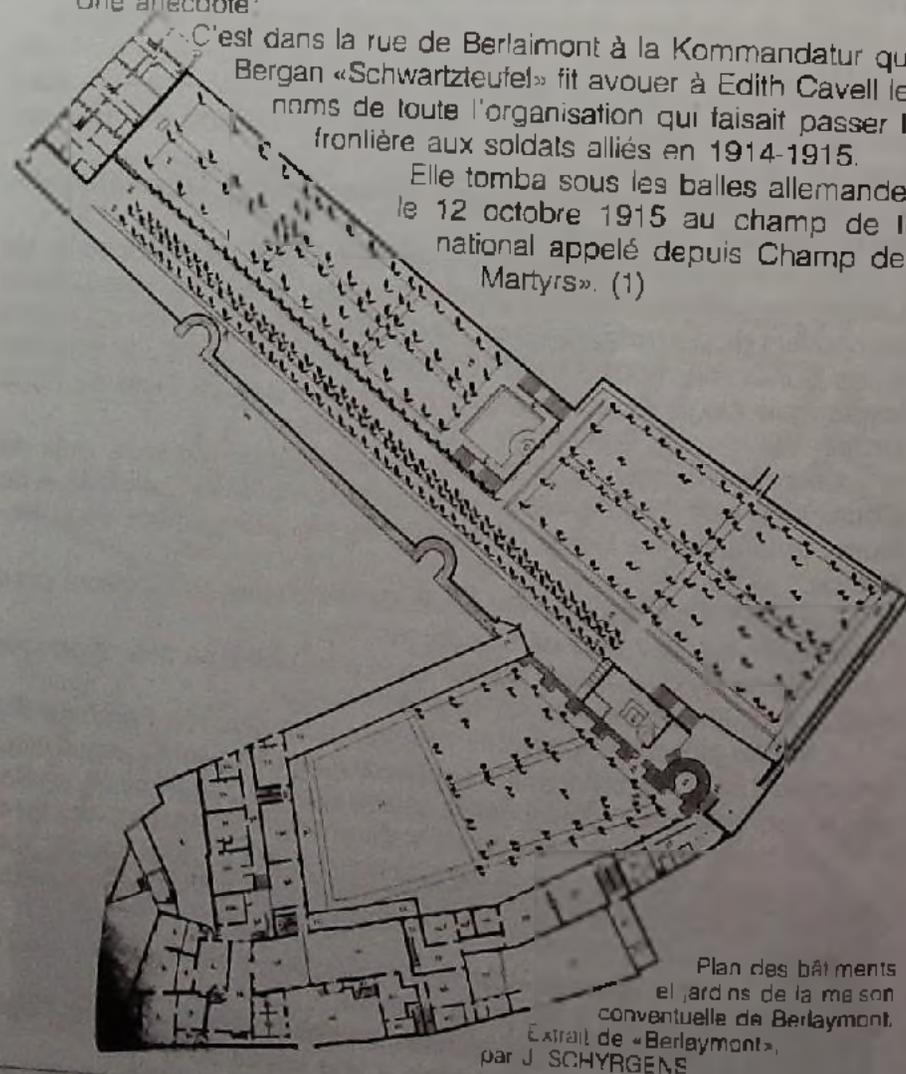
Cette rue animée et agréable disparut. Les bâtiments bancaires ont supprimé l'histoire des deux couvents (les rues disparues de Bruxelles - Jean d'Ostia). Le 25 juin 1946 lors des travaux pour la jonction près de la Banque Nationale, un cercueil fut mis à jour, une plaque de cuivre portait l'inscription «Cy gist Marie de Duras, première professe et supérieure des Chanoinesses régulières augustines en Bruxelles, le 18 de may 1648»

Actuellement une dalle recouvre les restes de cette fondatrice au nouveau monastère d'Argenteuil.

Une anecdote:

C'est dans la rue de Berlaymont à la Kommandatur que Bergan «Schwartzteufel» fit avouer à Edith Cavell les noms de toute l'organisation qui faisait passer la frontière aux soldats alliés en 1914-1915.

Elle tomba sous les balles allemandes le 12 octobre 1915 au champ de tir national appelé depuis Champ des Martyrs. (1)



Plan des bâtiments et jardins de la maison conventuelle de Berlaymont.  
Extrait de «Berlaymont»,  
par J. SCHYRGENS

(1) L. Bouvier, 1900 - Paris - Librairie



La façade arrière de la Banque avant les diverses modifications

## Rue DE LA BANQUE

Elle commence rue du Bois Sauvage et rue de Ligne et finit Montagne de l'Oratoire et Montagne Sainte-Elisabeth.

Dans des actes des Greffes Scabinaux de l'Arrondissement de Bruxelles, on est surpris par les diverses dénominations de cette rue:

En 1651: in de Nieuwstraete achter Sinter-Goedele.

En 1652: in de Corte Nieuwstraete achter den Choor van Sinter Goedele Kercke.

En 1743: in de Clyn Nieuwstraete

(Petite rue Neuve, Courte rue Neuve, Petite rue Neuve Sainte-Gudule) (1).

Un arrêté de 1853 la nomma officiellement «rue Neuve Sainte-Gudule». Dans l'ouvrage de P. Kauch «Les bâtiments de la Banque Nationale de Belgique à Bruxelles», 1964, p. 37, le nom de la rue de la Banque apparaît sur les plans pour la première fois en 1880. Le début de l'existence de cette artère se situe au moment où la ville fit combler en 1485 un petit marais ou élang artificiel.

(1) Les carnets du Sieur de Lozen n° 2 - 1865 Mémoire F. Urbain

Le jardin et l'Hôtel sis contre les murailles et qui appartenaient aux seigneurs d'Evere, de la famille de Melin ('t huis van Everne), passa plus tard aux de Bergue.

En raison du grand détour que l'on devait effectuer, certains habitants du quartier de la rue de Schaerbeek et du Waermoesbroec, étaient décédés sans avoir reçu les sacrements de l'église, les seules issues étaient les portes fortifiées de la première enceinte.

Il fut décidé de percer une nouvelle rue à travers les murailles qui étaient abandonnées.

En 1627, le propriétaire du domaine, le Prince d'Epinoi, offrit le terrain sur lequel passerait la nouvelle rue. Ce Prince ayant été impliqué dans une conspiration contre le régime espagnol, l'Hôtel et le terrain furent confisqués par le gouvernement, puis en 1637, le terrain nécessaire pour le percement de la rue fut cédé à la ville gratuitement.

Les 23 juin 1637 une nouvelle artère relia les deux quartiers.

Dans l'Hôtel d'Epinoi, il y avait un escalier à jour ou à vis suspendu, dont les marches d'une très belle pierre de taille et d'une longueur d'environ dix pieds, étaient posées en débardement. (2)

## LE COUVENT SAINTE-ELISABETH

Le 22 janvier, vendredi avant la conversion de Saint-Paul (1310), Jean II donna à son frère Ulérin Hannekins de Malines, « 50 livres par an assignées sur son manoir gisant à Brusselle que l'on appelle la Monnoye et les appartenances dudit manoir à tenir en fief rachetables à 600 livres ». Après que ce bien pour lequel le domaine de Brabant payait des cens au doyen et au chapitre de Sainte-Gudule, eut passé à Hannekins, il prit le nom de « Vieille-Monnaie », dénomination qui plus tard fut si complètement oubliée qu'au XV<sup>ème</sup> siècle la Chambre des comptes prétendait qu'il n'y avait jamais eu d'endroit ainsi désigné. En 1380, Gilles de Breekyck qui fonda ensuite le couvent de Sept-Fontaines, s'établit en cet endroit avec quelques prêtres. Vers 1429, deux femmes se retirèrent pour vivre en recluses dans une dépendance de la propriété des Hinckaert, héritiers de Hannekins, et y formèrent insensiblement une petite communauté qui gagna la faveur et la protection de la Duchesse de Bourgogne, Isabelle de Portugal.

La première pierre du couvent fut posée par Jacques de Gérines, fils de Mason, le 28 juin 1431. (A. Wauters) (Les fondateurs de cuivre à Bruxelles Op cit p 632).

Le 17 août 1434, ces religieuses adoptèrent la règle de Saint-Augustin à la suite d'une bulle pontificale

(2) Débarder : poser obliquement le dessous d'une marche d'escalier (Litté)

Le couvent et le terrain étaient situés entre les deux grands escaliers qui prolongent dans le haut la rue des Comédiens et la rue des Sables actuelles.

Les bâtiments principaux étaient situés du côté du Boulevard Berlaumont qui, avant l'époque française, était approximativement la rue Montagne de Sion et rue Montagne Sainte-Elisabeth, vers le haut de l'escalier de la rue des Comédiens.

Les Français substituèrent à ces dénominations celles de Montagne de la Félicité et Montagne de la Gloire.

L'arrière du couvent rejoignait le jardin de la chapelle Saint-Laurent, que les religieuses reçurent du Serment des Arbalétriers, afin de faire paître leurs vaches (1444), à la condition que tous les ans, elles disent un obit pour leurs membres décédés et donnent un déjeuner le lendemain de l'Ommegang, déjeuner pour lequel le Serment fournirait le vin.

Après avoir vainement essayé de racheter cette servitude, les religieuses fermèrent un jour leur porte aux confrères qui arrivaient à grand bruit de tambour et chargés de cruches de vin.

Ils leur intentèrent un procès devant le conseil du Brabant et furent confirmés dans leurs droits dont la jouissance ne leur fut plus contestée.

En 1581 le couvent fut pillé et les sœurs furent dispersées par les Calvinistes. Après les troubles, le couvent fut de nouveau occupé par les sœurs. De 1776 à 1783, l'hôpital était toujours ouvert aux pauvres.

Supprimées le 6 mai 1783, par Joseph II, une partie des dépendan-



La caserne Sainte-Elisabeth (une des entrées)

ces sont vendues en 1786 et la partie restante devint une caserne.

Elle servit d'hôpital pour les Autrichiens. À la Révolution brabançonne, la caserne fut le lieu d'un rassemblement d'une compagnie du Serment destinée à faire régner l'ordre dans la ville.

Elle devint ensuite un hôpital militaire pendant la période française, sous le nom dérisoire d'hôpital de la Félicité, alors qu'il était de notoriété publique que les malheureux qui y séjournaient manquaient de tout, «même de consolation». Sous l'empire français, l'hôpital redevint une caserne qui pouvait contenir 2.400 hommes et 300 chevaux.

À la Révolution en 1830, on y trouva deux canons et leurs appareils qui furent amenés dans la cour de l'Hôtel de Ville, ils permirent d'armer les «artilleurs bourgeois de la ville».

La caserne accueillit Charles Rogier et les Volontaires de Liège, de Jodoigne et d'autres lieux...

Chaque volontaire recevait 60 cents par jour. (Jacques Logie, 1830. Document Duculot)

La paix retrouvée, les soldats reprirent position dans les bâtiments militaires. En 1848 quatre bataillons du régiment d'élite, cinq compagnies d'infanterie légère, un escadron et demi de cavalerie et une batterie d'artillerie à cheval y avaient trouvé un refuge précaire.

L'ensemble des bâtiments s'articulait autour de trois cours principales. La cour intérieure, longue et étroite possédait une issue donnant dans la rue des Sables.

Elle était bordée d'écuries dont quelques-unes étaient situées en-dessous du niveau de la cour centrale. Celle-ci était entourée de chambres et l'on avait logé la troupe jusque dans les combles.

Quant à la cour supérieure, elle tenait plus d'un cloaque que d'un lieu d'exercice proprement militaire. Complètement fermée, elle se trouvait encaissée entre des constructions élevées et dominée, sur deux de ses quatre faces, par les écuries des Montagnes de Sion et de Sainte-Elisabeth.

De plus, c'est à cet endroit que l'on avait établi les latrines de la caserne. Une partie des chambres donnait donc à la fois sur des écuries et sur des fosses d'aisance. Si l'on ajoute à cela un système d'égout particulièrement défectueux et une humidité presque permanente, on jugera des conditions sanitaires de ce lieu de casernement.

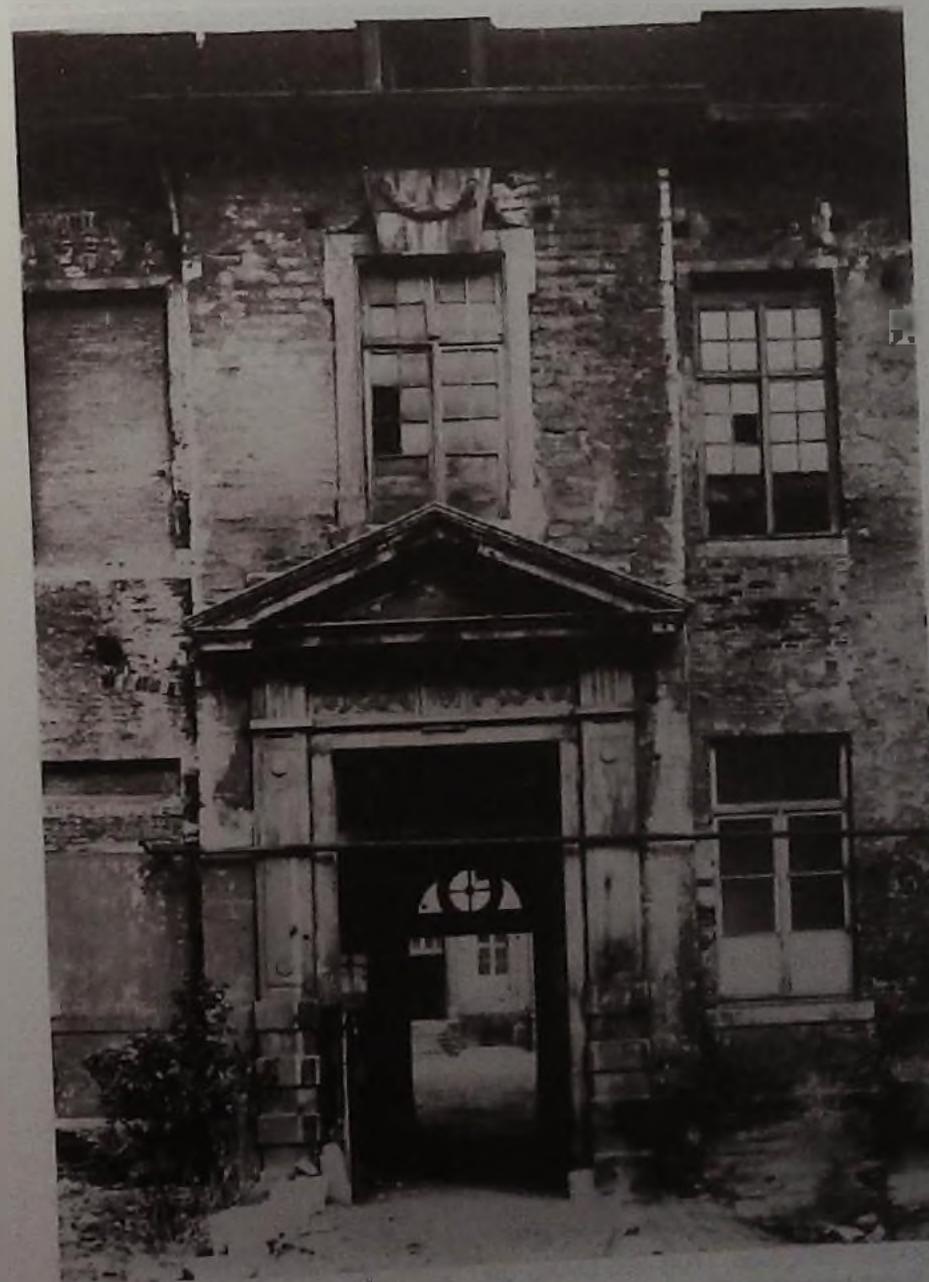
Des médecins du service de santé de l'armée poussèrent des cris d'alarme à cause de l'air vicié des écuries et des latrines et des allergies provoquées par les poussières provenant des couchages et du foin.

L'ophtalmie fut l'une des maladies les plus répandues dans la troupe de la caserne Sainte-Elisabeth.

Le régiment des Grenadiers fut le dernier à être caserné dans ces lieux.

Le 15 décembre 1892, en présence du Roi Léopold II, le prince Albert, futur Roi des Belges, fit sa prestation de serment d'officier dans la grande cour de cette caserne.

Puis après le départ des Grenadiers, qui furent heureux de quitter ces lieux tristes et sales, ils devinrent un entrepôt de divers matériels. Et plus tard on rasa le tout pour édicifier un bloc sans vie, le Ministère des Finances, Monnaie Royale de Belgique...



Autre aspect de la caserne

## SAINT-LAURENT

Dans l'iconographie, Saint-Laurent se reconnaît à son gril qui le distingue des autres martyrs illustres (Vie des Saints et des Bienheureux par les RR PP Bénédictins, de Paris (Librairie Lelourzey et Ané 1949).

Il a toujours été le Saint le plus connu et le plus prié des habitants du quartier du Marais. Surnommé Saint-Laurent au Marais des Cygnes, son martyre s'est situé sous le règne soi-disant commun de Dèce (250-253) et de Valérien (253-260).

Au Moyen-Âge, il y avait à Rome au moins trente-quatre églises dédiées à ce Saint. Seuls le Christ et la Vierge eurent à Rome plus d'églises dédiées à leur culte que Saint-Laurent qui est fêté le 10 août.

Plusieurs faits montrent l'importance que les rois et les reines attachaient à ce martyr. A la bataille de Graveline, Philippe II fit le vœu, s'il gagnait, de s'engager envers Saint-Laurent que l'on fêtait ce jour-là, à bâtir une église, un monument, un palais et de leur donner une forme de gril, en souvenir de l'instrument sur lequel ce martyr fut supplicié.

Cette immense construction fut érigée en Espagne (L'Escurial). (Fastes militaires des Belges T 3, 1835).

Saint-Laurent était un des sept diacres de l'Eglise de Rome.

Il avait la charge de l'administration des biens de l'Eglise et de la distribution des revenus aux pauvres. Arrêté par le préfet de Rome, il fut sommé de lui remettre les richesses de l'Eglise. Saint-Laurent demanda trois jours pour les réunir. En réalité, pendant ces trois jours, il rassembla les pauvres et leur distribua les calices, œuvres d'art, l'argent et l'or qu'il avait en sa possession; puis il présenta au préfet les malades, les infirmes comme seules richesses qu'il possédait encore.

Il fut chargé de chaînes et déposé sur un gril chauffé aux charbons ardents. Il mourut en priant Dieu.

Il existe à Rome une magnifique statue en bronze, représentant Saint-Laurent distribuant aux pauvres les trésors de l'Eglise.

Au Quirinal, est conservée la tête de Saint-Laurent dans un riche reliquaire.

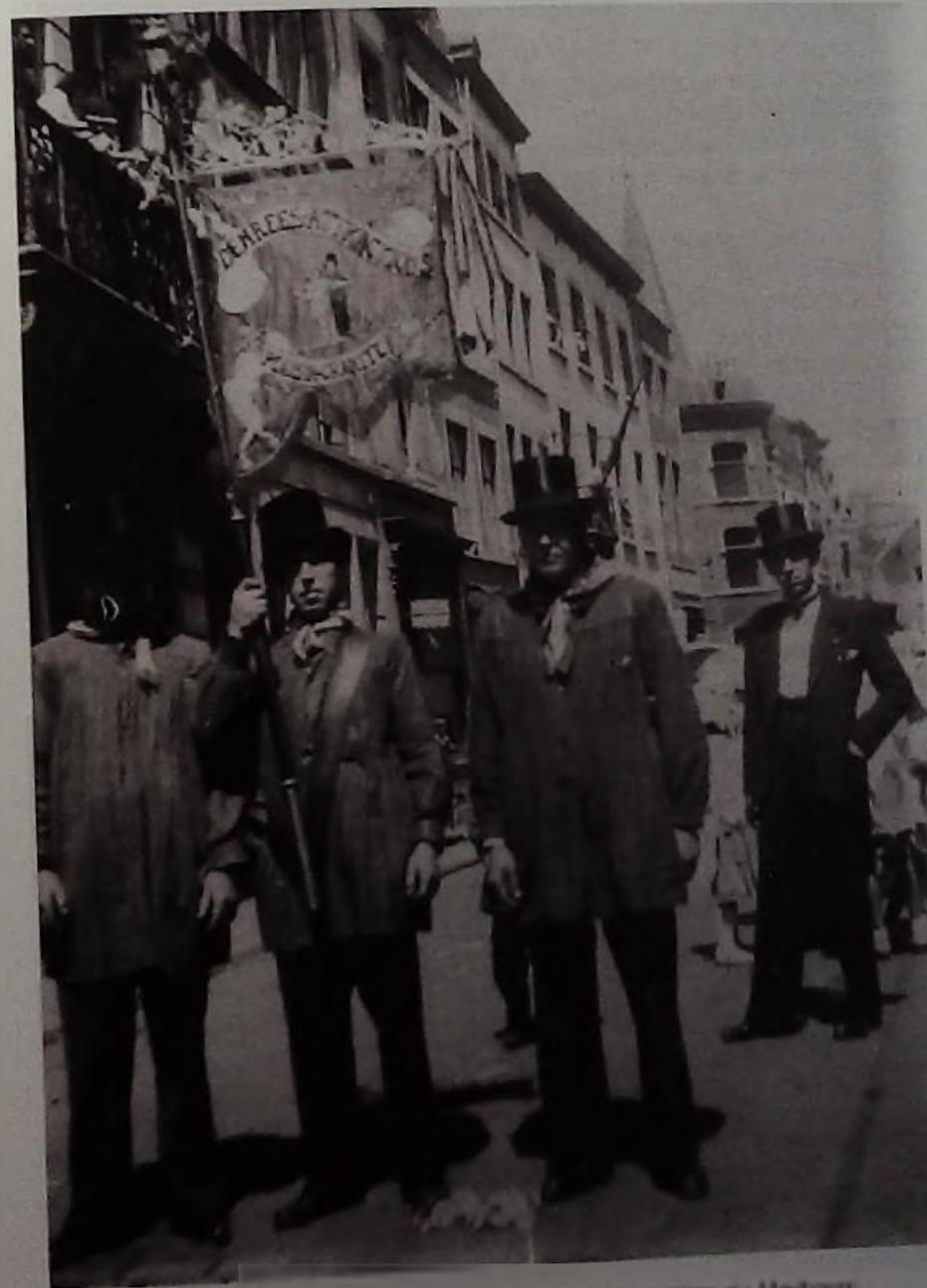
### Rue SAINT-LAURENT

En 1352, elle est désignée sous le nom de «In parvo novo vico» (dans la petite rue neuve). (Les Carnets d'un Sire de Lorem, n° 2 février 1865).

Il paraît que l'atelier monétaire de Bruxelles se trouvait à proximité de cette rue (1308). Elle eut plusieurs noms ou appellations: «Saint-Laurent-au-Marais», «rue Neuve», et «Grande rue Saint-Laurent», et sous l'époque française, «rue des Droits de l'homme»; puis elle reprit le nom de Saint-Laurent d'origine après le départ des Français.

Cette artère avait la même réputation que la rue des Cailles (maisons de passe), mais les femmes légères de la rue Saint-Laurent étaient contrôlées médicalement.

La distribution d'eau venait d'une fontaine (Campernalisborre 1308).



Denrées Attractions. Ce groupe faisait partie du cortège du Meyboom.

En 1314 Elisabeth de Molenbeke, veuve de Jean Smoerkens, fit construire à front de la St-Laureys straete, la chapelle Saint-Laurent au Marais des Cygnes; le 15 mai 1316 un petit cimetière y fut ajouté que l'évêque de Cambrai fit consacrer.

Le chœur de la chapelle fut rebâti en 1564 (Henne et Wauters; I IV, p 190).

Les archives du 6 mai 1744 et du 4 avril 1745 prouvent que l'église existait encore à cette époque. En 1783 il y avait deux rues du même nom de Saint, «la petite rue St-Laurent» située entre la Montagne de la Cour, et la rue de Terraken à l'emplacement actuel de l'escalier des Juives (Carte de Bruxelles, London 1783) et la rue actuelle «Saint-Laurent».

Sur la place de Grand-Bigard, près de Bruxelles, il y a une maison qui provient de la rue Saint-Laurent. Elle avait comme dernière destination d'abriter le service de l'Assistance publique. Elle possédait de beaux grillages en fer forgé, grâce à Monsieur Pelgrims de Bigard qui l'acheta, la fit démonter et reconstruire avec un étage en moins.

En 1880 une affaire de mœurs éclata rue Saint-Laurent: vers une heure et demie du matin, on entendit des cris épouvantables poussés par une jeune fille qui était parvenue à s'échapper d'une maison «accueillante» et à sortir par la rue des Sables.

La patronne et deux servantes la poursuivaient et tentaient de la ramener; grâce à un témoin, bientôt aidé par deux hommes, elle fut mise en sécurité. Elle s'appelait Marie Nash et racontait qu'elle avait été enlevée à Calais et emmenée avec promesse de trouver du travail à Bruxelles comme gouvernante ou demoiselle de magasin.



La kesse populaire du groupe

Une fois rue Saint-Laurent, elle fut séquestrée et surveillée.

La police organisa des rafles dans tout le quartier et découvrit plusieurs Anglaises qui n'avaient pas 16 ans. Il y eut plusieurs condamnations. Le quartier resta calme un petit temps et après la destruction des maisons de la rue Saint-Laurent, tous les marlous et tout ce beau monde émigra du côté de la gare du Nord.

## UNE GILDE

C'était le repas solennel qui réunissait tous les hommes libres saxons. On buvait aux héros et aux Dieux d'Odin, de Thor.

Chaque membre contribuait volontairement. A table on traitait des affaires, des réconciliations et des alliances, des prix et des guerres.

Le développement des gildes s'effectua rapidement. Elles constituèrent l'embryon des aitières communes flamandes qui allaient tenir tête aux seigneurs féodaux. Charlemagne avait envoyé dans ces territoires un capitulaire les enjoignant de lutter contre les serments.

Les membres des Gildes s'appelaient «Shutters-Sagittarij ou tireurs».

Quand ces membres étaient soldés et obligés à un service militaire, ils s'appelaient «Erschutters — terreurs héréditaires».

Un serment n'était pas toujours une milice communale, mais une compagnie d'élite.



Parade des bambins du groupe

Un poète gantois du 14<sup>ème</sup> siècle, Boudewijn Van der Lore, écrit au sujet de cet esprit d'association :

Vrient, allene en ben ic niet  
Ontdoet u oghen ende siet.  
Mi es goes gheselschap bi  
Waer ic allene, soo wee mi! (1)

### ORIGINE DES ARBALETRIERS DE BRUXELLES

Si nous voulons rechercher les premières apparitions d'arbalétriers, il nous faut suivre l'histoire des archers de notre contrée.

- 1123 : les archers flamands ont servi sous les ordres du Comte de Hollande contre les Frisons
- 1139 : le Pape Innocent II au Concile de Latran, renouvelé 80 ans plus tard par Innocent III, interdit l'usage contre les chrétiens, de l'art meurtrier et odieux pour le Tout-Puissant de se servir des arbalètes. Mais en général personne ne respectait cette interdiction.

(1) Avec sa femme et ses enfants  
On leur a fait un serment  
Qu'ils ne se servent plus  
D'armes à feu, ni de lances.

- 1160 : Les archers flamands (sagittarie) sous les ordres de Florent, protecteur de l'évêque Frédéric, participent à la défense du château de Woerden.
- 1182 : les arbalétriers de Bruxelles ont participé à la guerre des Flandres sous les ordres de Henri de Brabant.
- 1213 : (Noce 1213) voir chapitre Meyboom
- 1301 : Jean II utilisa les arbalétriers lors d'une révolte des Malinois
- 1348 : les arbalétriers participent à l'Ommegang
- 1387 : les archers et une partie des arbalétriers se séparent du Grand Serment de «Notre-Dame au Sablon».

Le Serment Saint-Georges (Le Petit Serment) en fut dépendant, en raison d'une ordonnance de magistrat. Depuis lors, la population connaît le Grand et le Petit Serment.

En réalité, le petit Serment eut un effectif plus nombreux, car le Grand Serment était limité à 60 tireurs.

Les archers s'établirent rue des Tanneurs à l'Auberge «Hurdeken» sous la protection de S.S. Sébastien et Antoine; leur jardin d'exercice était situé au vieux marché aux grains.

- 1390 : le Petit Serment de Saint-Georges adopta Saint-Sébastien comme patron. Il possédait les mêmes prérogatives que le Grand Serment, à cette différence près, que leurs commandants étaient choisis parmi les membres du Grand Serment.
- 1400 : les tireurs de Notre-Dame avaient une chapelle près de la porte d'Overmelen, qu'ils agrandirent vers l'an 1400 mais qui, après leur suppression, ne tarda pas à tomber en ruines
- 1404 : dans leurs attributions, les Serments avaient la corvée de fournir des gardes pour la ville et de participer aux cortèges religieux et autres. Bientôt les arbalétriers eurent la charge d'autres armes, des piques puis plus tard des armes à feu. Les arbalètes demeurèrent pour les concours entre membres
- 1480 : les tireurs des Serments furent utilisés contre les soldats de Messire Charles de Saverne qui ravageaient la campagne et qui furent jetés en prison.
- 1498 : il existait un Serment qui possédait un jardin avec tir, rue des Perroquets, situé entre le sud de la rue de l'Etuve et le Manneken-pis, et la rue des Alsaciens.
- 1531 : la Reine Marie de Hongrie qui gouvernait les Pays-Bas, confirma à la grande Gilde, le droit de nommer les capitaines de Serments de Saint-Georges et de l'Arc, dont elle était la reine et elle se rendit le jour de la Saint-Laurent à la tête de treize et une compagnies au concours de Malines.
- 1532 : les Serments adoptèrent pour arme principale la couleuvrine ou l'arquebuse. Dans les cortèges, les Serments défilaient avec des piques ou des mousquets, l'épée ou la hallebarde.
- 1789 : une rivalité existera entre les deux Serments. Le Grand Serment

avait l'appui de la noblesse, le Petit Serment trouvait ses membres dans les classes moins élevées de la société.

Cela n'empêcha pas la présence dans ses rangs du Duc d'Ursel et de Holoken, Maréchal héréditaire du Brabant, du Comte de Lannoy, le Chevalier de Gasparoly de Meshroek et le Chapelain, abbé de Villers et bien d'autres.

- 1790: un différend surgit entre les autorités de Bruxelles et les Serments. La résolution du Serment de Saint-Georges en date du 3 avril 1790 aplanit ce problème.
- 1792: 22 novembre: cent fusils furent remis à chacun des Serments par ordre du magistrat, à la veille de l'entrée de l'armée républicaine du général Dumouriez, pour faire respecter l'ordre dans la ville. Après la retraite des Français, on rappela aux armes les Serments le 26 mars 1793, pour prévenir les désordres et faire la police.
- 1794: les Serments furent représentés par le Grand Serment à la joyeuse entrée de l'Empereur François. Ce fut la dernière fois qu'un Serment de la ville prit part à un service public.
- 1796: le 20 avril (retour des Français). La loi du 5 septembre 1791 fut appliquée et tous les Serments furent abolis par l'administration française du département de la Dyle, qui fit dresser l'inventaire des biens mobiliers des Serments.

Dans les semaines qui suivirent, les chefs des Gildes firent disparaître en lieu sûr, les archives les plus importantes, les œuvres d'art et les souvenirs historiques accumulés dans les locaux. La période française fut longue et la plupart des biens se sont égarés.

Il ne subsiste que quelques tableaux de maîtres au Musée de Bruxelles et des liasses de manuscrits, impossibles à feuilleter, car ils furent détériorés irrémédiablement par l'humidité, lors de leur entreposage dans l'église des Brigittines, désaffectée par Joseph II. Ces documents se trouvent actuellement aux Archives générales du Royaume.

Pendant plusieurs années, les Bruxellois ne participèrent plus aux tirs des Gildes.

Pendant le séjour de Napoléon Bonaparte, un tir eut lieu au centre de la belle pelouse du Château de Laeken.

Le jeu de la grande arbalète, le plus ancien de tous, fut tout à fait abandonné à Bruxelles.

- 1814: les Serments ressuscitèrent un usage abandonné depuis quarante-vingts ans, et qui consistait à se présenter chez différentes autorités pour donner des sérénades; mais les années ont passé et les anciennes traditions ne se renouvèlent plus et on ne retrouvera plus jamais la splendeur et les privilèges d'autrefois.
- Les Serments de Saint-Sébastien et de Saint-Georges ont traversé toutes les crises de cette époque. On tirait à l'arc au berceau (doel) et à la perche (wip).

## DISPARITION DES TIREURS DE LA GILDE DES MARAIS

Jean III Duc de Brabant, réunit les tireurs de la Gilde du Marais ou Saint-Laurent, au Serment des Arbalétriers du Sablon, à la suite des réclamations de ces derniers, qui voulaient bénéficier seuls du droit de s'exercer au tir à l'arbalète.

Ils sollicitèrent ce privilège et l'obtinrent. Le Duc avait besoin des lignages ou familles patriciennes riches, et cette oligarchie bourgeoise, affectait une défiance excessive contre les gens de métier, qui essayèrent en vain de lui enlever la possession exclusive des charges communales. Telles furent sans doute les causes qui amenèrent la disparition des arbalétriers du quartier de Saint-Laurent, et leur fusion avec ceux du Sablon.

En étudiant la charte de 1381 (4 mai), du Duc Wenceslas et de la Duchesse Jeanne, il faut considérer la Grande Gilde, comme une fraction scissionnaire de la Compagnie de Saint-Laurent, fraction qui aura supplanté la Société mère. On pourrait alléguer un argument assez décisif en faveur de cette hypothèse: l'ancienneté des oratoires respectifs des deux gildes, celui de Saint-Laurent étant considéré comme le plus ancien de toute la ville.

Disparition de Saint-Laurent (Gilde) entre 1312 et 1355.

Le Serment du Sablon les accepta comme des intrus et avec l'espoir que par extinction, à la mort du dernier membre de la Gilde du Marais, l'ancienne Gilde disparaîsse.

L'existence des tireurs de Saint-Laurent se poursuivit, car fusionnés, ils furent acceptés comme membres honoraires (de medegesellen van den Capruyne) ou compagnons du chapeau. Ils ne portèrent pas l'uniforme, mais seulement un chaperon rouge et vert.

Mais les guerres et les corvées de garde aux portes de la ville et autres corvées de police, firent que les «medegesellen» devinrent indispensables et très nombreux, à la suite du coup de main hardi d'Everard 't Serclaes (1356).

## Rue TILLY

Il n'y en a plus aucune trace. Si nous voulons imaginer l'endroit où se situait cette rue: montons le grand escalier Nicolas Garitzen, face à l'actuelle rue des Sables; la rue Tilly commençait là et montait jusqu'au marché du Parc.

Le nom officiel de la rue, rappelle que Jean 't Serclaes, baron de Tilly, possédait une maison dans ce quartier.

La rue eut plusieurs noms ou appellations populaires: rue du «Tonneau à l'eau», Borregrutstraat ou Borreval au 17<sup>ème</sup> siècle.

Sur un plan de la ville de la première moitié du 19<sup>ème</sup> siècle le nom estropié est de «Livie».

Vers 1850, c'était une ruelle sale et infecte, appelée la rue «Longue vie» car personne ne finissait ses jours dans cette rue, la plupart des gens mouraient à l'hôpital. Les maisons de cette rue furent rasées en 1855 pour élargir la voie et reconstruites vers 1860, puis rasées de nouveau en 1959. Il existait dans cette rue au n° 10, l'impasse de la Terrasse en 1850, qui était comme beaucoup d'autres, petite, et souvent sordide, avec des arrière-cours.



Moi la sacoche, toi la caisse

## CHEMIN DE TERRE

Cette courte rue reliait le marché du Parc à la rue Vésale (Epingle). Avant la construction du marché du Parc, elle était beaucoup plus longue; elle commençait au carrefour de la rue des Cailles (Denrée) et rue Longue Vie et allait aboutir rue Vésale.

Connue depuis le 14<sup>ème</sup> siècle sous le nom flamand «Aerdenwegh», elle fut pavée en 1654.

Au 16<sup>ème</sup> et 17<sup>ème</sup> siècles, il existait beaucoup de maisons de prostitution.

La rue Notre-Dame-aux-Neiges, la rue Pachéco et l'impasse du Potager, ont été appelées «Chemin de terre».

Une cour intérieure groupant plusieurs maisons, existait à l'angle de la rue Longue Vie et du Chemin de Terre.

On l'appelait «la belle fatée» en 1820.

Il y a aussi l'impasse de «l'Escalier de Bois», impasse à six branches coudées, sur un terrain en forte déclivité, sis entre le Chemin de Terre et la rue Pachéco, et la rue des Epingles (ou Vésale).

Cette impasse fut morcelée et a disparu par la création de la rue du Parc qui reliait la rue des Epingles au Chemin de Terre et au Marché du Parc. En 1845 dans la rue du Chemin de Terre, au n° 9 il y avait l'impasse des «Ardoises», très peuplée; plus aucune trace n'en restait en 1866.

A l'arrière de la maison du n° 5, en 1853 existait une cour intérieure misérable avec taudis et baraquements en bois, heureusement disparue en 1866.

On trouvait au n° 15 l'impasse du Gibier, avec 9 maisons, créée vers 1860 selon J. d'Osta. Elle semblait devoir son nom au Marché du Parc (à cause du gibier et des volailles) et regroupait 87 personnes en 1866.

Pendant la dernière épidémie de choléra, 8 personnes moururent.

Selon le journal l'Indépendance, cette impasse était répugnante et fétide.

## Rue ORSENDAELE

Très vieille ruelle, elle était située en contrebas du monument au Soldat Inconnu, Place du Congrès, entre la rue Pachéco et le marché du Parc. Déjà en 1308, des écrits parlent d'un lieu — dit d'Oude Munte situé dans l'Orsendael.

En 1311, le quartier situé entre la rue du Marais, la rue de Schaerbeek et les deux enceintes s'appelait:

«Orsendalbroec»



Les travestis pour le rite

Jusqu'en 1853 les habitants du quartier désignaient cette rue du nom de Achter-Gal ou Archergal (trou de derrière)

Cette rue avait une impasse «STRONTPOT (den)».

En raison de la forte déclivité irrégulière et des escaliers, les chariots ne pouvaient pas y circuler. En 1859 elle fut élargie et on supprima les escaliers et de nouvelles maisons furent construites...

Orsendael signifie «vallon aux chevaux».

La Cité administrative de l'Etat fit disparaître cette rue.

### Rue MARCHE DU PARC

Percée et construite sur l'emplacement de l'impasse «L'escalier de Bois», elle disparut lors de la construction de la cité administrative de l'Etat. En 1941, existaient encore deux activités sociales : au n° 25, l'Oeuvre de l'Hospitalité de Nuit, Home Baudouin ASBL, directeur Mr. Dauby et président Mr. Van J., et au n° 23, le restaurant économique et la cantine du Foyer Léopold III.

### Rue DES DENREES

Elle faisait partie à l'origine, de la rue des Cailles «Quackelstraet ou Kwakkelstroet» en bruxellois.

Bien sûr en français, les Cailles étaient les filles de joie qui partageaient la clientèle avec la rue Saint-Laurent.

Un acte de l'an 1344 nous rappelle que 62 vignobles étaient situés un peu plus haut que la fontaine des Cailles.

Les origines de cette artère remontent à plusieurs siècles

Elle prenait naissance à mi-hauteur de la rue Montagne de l'Oratoire, parallèlement à la rue Royale, en contre-bas de la Place du Congrès et se terminait à la rue Vésale.

Au 16ème siècle, une partie s'appelait «Aerdenweg», approximativement la partie nord jusqu'à la rue Vésale. La rue des Denrées doit son nom au marché du Parc.

Je vous conseille d'aller sur l'esplanade qui se situe derrière la Place du Congrès et d'imaginer qu'à cet endroit, à 15 mètres plus bas, la ville de Bruxelles avait fait construire deux grands pavillons couverts où se vendaient légumes, primeurs, viandes, beurre, fromages, etc...

Pour la première fois, des grappes de raisin frais ont été vendues en plein hiver sur ce marché par un paysan de Hoeilaert, Félix Schoie, qui avait eu l'idée de cultiver la vigne en serre chauffée; il fournissait des villes comme Paris, Londres et Nice à deux francs le kg de raisin. Et toujours sur ce marché, un légume nouveau cultivé dans les caves du Jardin Botanique, la chicorée (Witloof), fut vendue par un cultivateur de



Les dentelières du quartier

Schaerbeek, De Koster (1876) à Madame Clarembaux, épouse d'un pharmacien du 12 rue Royale

Le règlement de la Société Royale d'Horticulture des Pays-Bas interdisait la commercialisation de ce nouveau légume (*Cichorium intybus* subsp. *sativum*) qui sera connu plus tard dans le monde entier.

De Koster le cultiva dans la vallée de Josaphat (Schaerbeek).

Mais l'honneur de la découverte de cette culture, revient à Brasier, jardinier en chef du Jardin Botanique (1830) qui profitait des caves servant à la production de champignons, pour blanchir des légumes et produire les salades d'hiver. Les jardiniers gardèrent longtemps le secret.

Brasier mort, sa veuve transmit le secret à un jardinier et c'est la famille Moretus qui fit répandre la culture du chicon en Belgique.

Pendant la guerre de 14-18, le marché était fermé et l'on ne put reprendre la vente de marchandises malgré plusieurs tentatives.

L'un des deux pavillons servit comme dortoir de l'Oeuvre de l'Hospitalité, (Asile Baudouin). C'était un asile de nuit pour ceux qui cherchaient un abri. Voici quelques extraits du journal «Le Patriote (La Libre Belgique)» du 16 février 1958, publié par René Gorreux:

«Quel est le sort réservé à ces épaves, ces errants, ces sans-logis. A Bruxelles ils pouvaient se réfugier, pour un temps très limité, à l'Asile de Nuit.



Les sans soucis

On trouve des traces de ces hospitalisations dans les journaux.

«L'Asile a recueilli pendant les six mois d'hiver 1886-1887, 4 530 hommes, parmi lesquels 3.581 Belges, 697 Français, 158 Allemands, 68 Hollandais, 20 Italiens, etc... Journaliers et ouvriers de fabrique, terrassiers, cultivateurs et jardiniers, peintres, cordonniers, maçons, boulangers, houilleurs, menuisiers, écrivains et employés, ajusteurs, typographes, etc...».

A défaut de photo — jadis, les journaux n'illustraient pas leurs textes — donnons une brève description d'un asile de nuit.

L'oeuvre de l'hospitalité de nuit, récemment instituée à Bruxelles, a ouvert dimanche ses premiers dortoirs-chauffoirs dans le vaste local de la Place du Marché du Parc.

Deux poêles de fonte autour desquels sont rangés des bancs de bois, sont tout l'ornement du chauffoir. Le dortoir est grani de planches inclinées disposées en éventail autour d'un poêle. A la place des têtes est une rangée d'oreillers en grosse toile à matelas.

«L'asile est ouvert jour et nuit. Le matin les indigents qui y ont dormi reçoivent un bol de café chaud et une miche de pain; à ceux qui viennent coucher on distribue également une miche de pain et un litre de soupe».

La sollicitude de la société envers les déshérités du sort n'était pas très onéreuse pour la bourgeoisie. Son efficacité était quasi nulle.

D'autres mesures cependant étaient prévues pour venir en aide aux chômeurs et aux vaincus de la vie. A ces claquedents l'Administration bienveillante offrait gracieusement un séjour de plusieurs années à la campagne.

Voici ce qu'en pense M. ROWNTREE:

«Au 31 décembre 1904, les dépôts de mendicité et maisons de refuge de Merxplas, Hoogstraeten, etc... comptent 7.384 personnes secourues: 2.297 enfants sont internes dans les écoles de bienfaisance: il y a 16.729 aliénés indigents et 7.207 aveugles et sourds-muets hospitalisés dans les instituts spéciaux»

Le chapitre «Paupérisme», de l'ouvrage de M. Rowntree, serait à reproduire intégralement. Il montre sans vaine littérature la détresse des infirmes, des vieillards et des gens de condition modeste. Il décrit simplement ce que la bourgeoisie avait trouvé de mieux pour traduire en actes ses principes de charité chrétienne.

L'autre pavillon servit pour les décors du théâtre de la Monnaie. Un des deux pavillons s'écroula pendant la nuit du 3 et 4 février 1855.

Entre les deux pavillons de la ville de Bruxelles, des escaliers monumentaux permettaient d'aller de la rue Royale au Marché du Parc.

Le tout fut rasé en 1957 et remplacé par un parking et un poste de pompiers. Deux pompiers partirent pour leur dernière mission lors de l'explosion provoquée à la rue des Sols, et furent victimes de leur devoir.

Une histoire parmi d'autres : en 1884 une femme soudanaise désemparée, Abdah-ha-ben-Ali, s'évada du Musée Castan, parce que son mari la brutalisait et fut accostée par un agent de police dans la rue des Dentrées. Intrigué par son accoutrement avec voiles et multiples bracelets, il dit : « Mo, Madammeke, c'est pas le carnaval ! Tu dois retourner dans ta maison ».



Doyen d'une confrérie de tir à l'arbalète (16ème siècle)

« Moi pas de mison. Mon mari lui tirer anneau de mon pif et moi libre ».

C'est ainsi que le brave agent bruxellois apprit qu'au Soudan, une femme est déliée des liens conjugaux dès l'instant où son époux lui arrache ou tente de lui arracher l'anneau qu'elle porte au nez en signe d'alliance. On l'hébergea au commissariat de Police et dès le lendemain elle reprit le chemin du Soudan, sans plus s'occuper de son mari. (Louis Quiévreux).

La rue des Dentrées ou la rue des Cailles eut plusieurs impasses :

« L'Allée de la Tourette » (1812).

« L'Impasse des Métaux » au N° 17 arrière-maison de la rue où habitaient ou plutôt s'entassaient 39 personnes (1866) et celle qui laisse des souvenirs, « le Cul-de-sac du Cornet », qui était située au n° 33 et qui devint après 1851, l'impasse de la Trompe. (Trompgang)

Dans cette dernière, en 1880 il y avait 6 pauvres maisons avec 78 habitants, dont beaucoup de chiffonniers travaillant à trier « loques » et autres marchandises.

A côté de cette impasse existait un estaminet « Tapis-Franc » tenu par Scheille Manuel. Tous les samedis soir, le fox-trot dansé au son de l'accordéon avait grand succès (1930).

La rue des Dentrées était le « Saint des Saints » des « Bas-Fondistes ».

Plusieurs sociétés et groupes, dont « Dentrées Attraction », les « Sans Souci » et « Saint-Michel », étaient très actives. Toutes les sociétés du quartier participaient au Meyboom. Qui ne se souvient d'une année où ils se groupèrent avec des choux verts au bout de leurs piques, devant « By Dikken Tich » au coin de la rue de l'Orsendael.

Chaque membre de la société « Dentrées Attraction » payait sa cotisation hebdomadaire à la « spoerkas », l'argent était destiné au banquet et pour les œuvres de bienfaisance.

La rue des Dentrées avait son petit théâtre de marionnettes, tenu par Victor Biesen, dit Caloche (1884 à 1895); il déménagea ensuite à la rue du Chemin de Terre.

Des chercheurs et des écrivains ont recueilli dans ce quartier quelques noms dont on ne retrouve nulle trace dans les archives communales de la ville de Bruxelles.

Sciske Mertens — Nette Bottine — Mee Glouwe — Zander Poehinel — Netteke van Wantje Floeit — Schuin Kontje de l'impasse Dippekens qui faisait de la dentelle, etc...

Un mystère demeure, dont « les Bas-Fondistes » parlent encore : Qu'est-ce qu'ils ont fait de la « posture » de Notre-Dame-des-Bas-Fonds » disparue en 1957 ? Cette petite statue de plâtre était placée à l'entrée de l'impasse de la Trompe. Si un antiquaire l'a volée, alors on peut dire « adieu ».

Mais peut-être qu'un des derniers habitants de la rue des Dentrées ou de l'impasse de la Trompe, l'a prise en déménageant ; il reste alors une chance qu'un jour elle soit remise aux gardiens des traditions du Meyboom (les Compagnons de Saint-Laurent). Ce serait un miracle.

Le numéro 278-279 du «Brabantse Folklore» est un numéro spécial «Nicolaes Cleynaerts (1493-1993) van Diest tot Marokko.» Catalogus van de Cleynaerstentoonstelling in het Stedelijk Museum te Diest, juli-oktober 1993 onder de redactie van G. Tournoy, J. Tulkens & M. Ilegems

et contient les articles suivants:

Beschermcomité, ere- en steuncomité, werkgroep

Woord vooral

Medewerkers aan de catalogus

Afkortingen en bibliografie

G. Vandepoel en J. Tulkens  
Nicolaes Cleynaerts en zijn tijd

R. Hoven

De Europese uitstraling van Cleynaerts' Griekse spraakkunst

A. Van Roey

Cleynaerts' Arabische studies en zijn vreedzame kruistocht tegen de islam

M. Ilegems

Vertaling van tien belangwekkende brieven

Catalogus van de tentoongestelde stukken

Index